

galerie laurent godin



MARC COUTURIER



AU PREMIER PLAN **Ossip Zadkine Rebecca ou la Grande Porteuse d'eau, 1927**
SUR LA VITRE **Marc Couturier Feuille d'aucuba, 2018**

PARIS • MUSÉE ZADKINE **JUSQU'AU 23 FÉVRIER**

La passion sylvestre des artistes

«Le sculpteur est un ordonnateur, il anime les formes et leur conserve le parfum enivrant de la forêt.» Ainsi Ossip Zadkine (1890-1967) évoquait-il son art, nourri des sensations vécues durant l'enfance dans la forêt primaire qui entourait Smolensk. «Les arbres et moi sommes de la même essence», poursuivait-il. Une fois exilé à Paris, le sculpteur d'origine russe n'eut de cesse de revenir à l'orée de ces souvenirs. Une foule de totems, mi-bustes, mi-arbres, ouvre le magnifique parcours que le musée né de son atelier à Montparnasse consacre à sa passion sylvestre. Entrelaçant à merveille moderne et contemporain, l'exposition réunit des artistes ayant en partage ce même «rêve de la forêt» : il affleure dans les toiles composées d'écorce de Jean Dubuffet, humus fait abstraction ; il s'illumine sous les rayons ardents de Natalia Gontcharova ; il hulule avec la hulotte qu'Ariane Michel a convoquée dans la nuit de Paris. Lieu de l'apprivoisement du sauvage, pour Eva Jospin, ou site du sabbat de créatures lunaires, chez le Douanier Rousseau, la forêt est cet espace où l'homme est «dehors et dedans, tout à la fois. Libre et prisonnier. Qui va résoudre l'énigme ?» s'interrogeait Max Ernst, auteur d'une toile somptueuse servant de point d'acmé à l'exposition. En guise de frondaisons, elle bénéficie des murmures et bruissements mis en scène par Ariane Michel dans une seconde pièce. On la découvre d'abord par l'oreille, gazouillis, couinements, échappées... Persuadé qu'il s'agit de bruits d'animaux, le visiteur se retrouve alors nez à nez avec une vidéo cachée, qui révèle le subterfuge : ces sons ne sont qu'artifices, orchestrés par l'homme à l'aide de simples guirlandes, râpes, plaques de métal ou couverts, transformés en instruments de musique. Jolie façon de nous rappeler que la forêt est elle aussi une reconstitution, fantasme d'un monde à son origine. **E. L.**

«Le rêveur de la forêt»

100 bis, rue d'Assas • 75006 Paris • 01 55 42 77 20 • www.zadkine.paris.fr

SUCCÈS DU MOIS



Le Mémorial de Caen, musée du Débarquement et de la Bataille de Normandie.

Mémorial Caen-Normandie «Rockwell, Roosevelt & les Quatre Libertés»

Du 7 juin au 27 octobre

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
685	96 000

Engouement pour cette exposition lancée à l'occasion du 75^e anniversaire du Débarquement. Des chiffres de fréquentation équivalents au record de celle de 2008, qui rassemblait une centaine de vestiges issus des décombres des Twin Towers.

Musée du Louvre, Paris «Léonard de Vinci»

Du 24 octobre au 24 février

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
5 000	330 000 (au 3 novembre)

Nouveau record de fréquentation en prévision, après le succès des expositions Vermeer (325 000 visiteurs en 2017) et Eugène Delacroix (540 000 visiteurs en 2018).

Musée Hyacinthe Rigaud, Perpignan «Rodin / Maillol»

Du 22 juin au 3 novembre

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
400	52 000

Bilan positif pour ce face-à-face inédit. Le binôme Rodin-Maillol fait mieux que Raoul Dufy, moins cependant que Picasso, exposition qui marquait la réouverture du musée après travaux.

Musée Soulages, Rodez «Yves Klein – Des cris bleus...»

Du 21 juin au 3 novembre

Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées
640	82 000

Dans le top 5 des expositions du musée. Soit un meilleur score que Jesús-Rafael Soto en 2016, Le Corbusier ou Gutai en 2018.

Notre-Dame, une cathédrale à enrichir

Par Guillaume Goubert, le 14/5/2019 à 06h55

Ce fut, au lendemain de l'incendie de Notre-Dame de Paris, une des images qui a frappé les esprits : une croix de bois doré, au fond du chœur, illuminait littéralement le champ de ruines de la nef. Il faut le souligner, cette croix est une œuvre dont la présence dans la cathédrale est très récente. Elle a été commandée au début des années 1990 par le cardinal Jean-Marie Lustiger au sculpteur Marc Couturier. Cette croix, à elle seule, montrait deux choses. Un monument tel que celui-ci n'a jamais cessé de se transformer. La création contemporaine peut l'enrichir de la plus précieuse des manières.

À l'heure où commence le travail de restauration de Notre-Dame de Paris, il ne faut donc pas s'enfermer dans des positions de principe pour ou contre une reconstruction à l'identique. À chaque étape, il faudra se demander quelle est la meilleure option pour restituer à la cathédrale sa vocation essentielle de maison commune. Une maison capable de rassembler les fidèles du diocèse, d'accueillir la nation aux heures les plus intenses et d'offrir aux visiteurs du monde entier la joie de la beauté et de la spiritualité.

Il y faudra beaucoup de soin et de discernement. Le sort de la flèche imaginée par Eugène Viollet-le-Duc suscitera sans doute la discussion la plus intense. Sa renaissance aurait un sens fort car elle marquerait la volonté de respecter les étapes de la vie du bâtiment, y compris au XIX^e siècle. Mais il faudra aussi imaginer un moyen de signifier ce que Notre-Dame a enduré le 15 avril 2019, au moment où elle a failli s'effondrer. Ce sera la contribution de notre génération à l'histoire d'un édifice particulièrement précieux, car l'histoire de la France et celle du christianisme y sont liées de manière indissoluble.

Guillaume Goubert

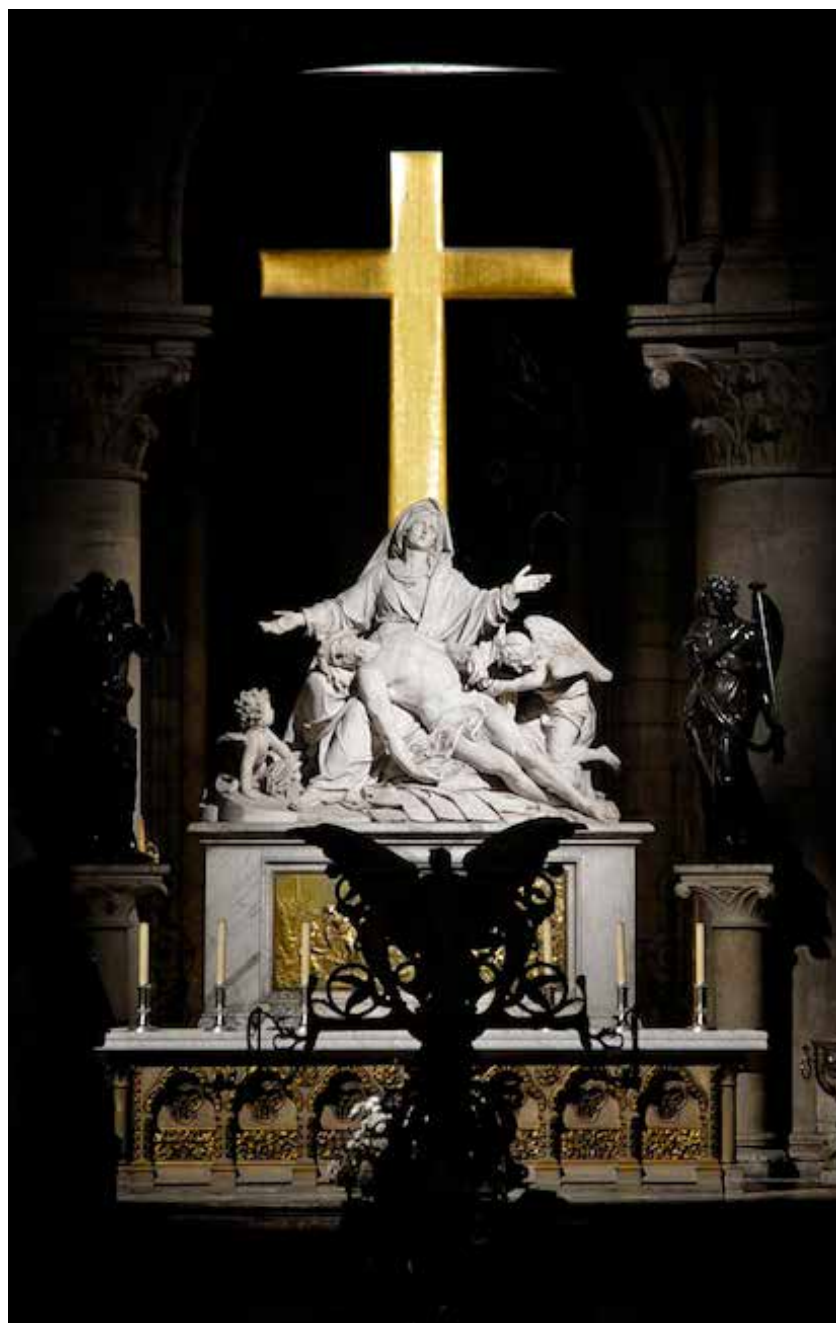


THE ART NEWSPAPER *DAILY*

VENDREDI 19 AVRIL 2019 / NUMÉRO 255 / 1€



DES ŒUVRES D'ART CONTEMPORAIN MIRACULÉES À NOTRE-DAME DE PARIS P.3



BIENNALE DE VENISE
LE CARNET DE BORD
DU PAVILLON FRANÇAIS :
SEMAINE 2 P.7



PATRIMOINE
LES MÉCÈNES AMÉRICAINS
SE MOBILISENT
POUR NOTRE-DAME DE PARIS P.5

NOTRE-DAME
WIM DELVOYE VA PARTICIPER
AU CONCOURS POUR
LA RESTAURATION
DE LA CATHÉDRALE DE PARIS P.9

ART CONTEMPORAIN
UN NOUVEL ESSOR POUR
LA BIENNALE DE LYON P.9

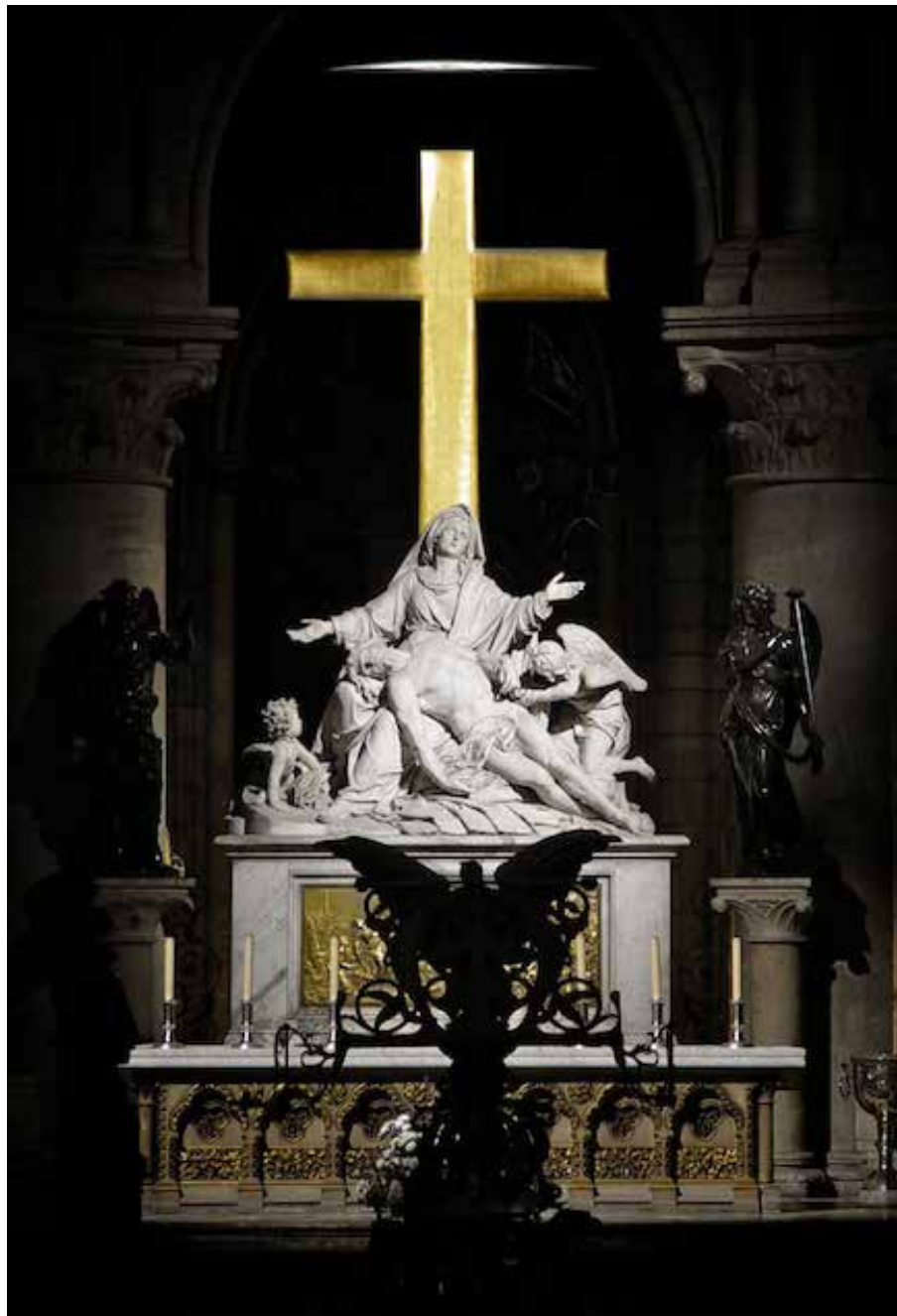
MARCHÉ DE L'ART
UNE RARE SCULPTURE
DE MODIGLIANI
CHEZ CHRISTIE'S P.9

DES ŒUVRES D'ART CONTEMPORAIN MIRACULÉES À NOTRE-DAME DE PARIS

Sauvées de l'incendie qui a ravagé Notre-Dame de Paris, la croix d'autel et la *Gloire*, œuvres contemporaines de Marc Couturier qui ont fait le tour du monde sur Internet après l'événement, le plus souvent sans que leur auteur soit identifié, continuent à resplendir dans la cathédrale.

L'artiste nous a confié ses impressions.

Par Anne-Lys Thomas



Vue du chœur, *Pieta* de Nicolas Coustou du XIII^e siècle, *Croix* et *Gloire* de Marc Couturier. © Notre-Dame de Paris

L'image a frappé les esprits. Solitaire, une grande croix dorée continuait à briller dans le chœur gris de poussière et de gravats de Notre-Dame.

Rescapée de l'incendie dévastateur du 15 avril, elle est devenue le symbole d'un sauvetage inespéré. Contrairement à la majeure partie du mobilier liturgique de la cathédrale, cette immense croix est l'œuvre d'un artiste contemporain : Marc Couturier. Installée dans la cathédrale depuis 1994, derrière la *Pièta* de Nicolas Coustou, elle domine l'autel de sa lumineuse sobriété. La *Gloire*, lame suspendue et reliée à la voûte par des câbles invisibles, surmonte la *Croix*, comme en lévitation. Conçues par l'artiste comme un tout, elles ont été rassemblées en 1996.

« L'ancienne croix baroque de Robert de Cotte a disparu pendant la restauration de Notre-Dame par Viollet-le-Duc, confie Marc Couturier. Il n'y avait donc plus de croix d'autel depuis 1865 ». Sa proposition avait été choisie parmi plusieurs projets, dont ceux de Christian Boltanski, Luciano Fabro et Piotr Kowalski, sur un concours initié par le ministère de la Culture au début des années 1990. La *Croix* et la *Gloire* sont en bois de samba sculpté, doré à la feuille et ignifugé. Elles rejoignent le travail de Marc Couturier sur les « lames », ses sculptures flottantes, horizontales et



Œuvres et objets sauvés de l'incendie de Notre-Dame, déposés à la salle Saint Jean à l'Hôtel de Ville de Paris. Photo : Henri Garat / Ville de Paris



L'incendie de Notre-Dame le 15 avril. Photo : Henri Garat / Ville de Paris

verticales. « *Ce n'est pas une croix de supplice mais une croix de vie, habitée par un souffle* », explique le plasticien. Halo doré qui se détache doucement dans l'ombre, au-dessus de la croix, la *Gloire* emprunte sa forme à la fois pleine et tranchante au poisson, l'*Ichthus* chrétien : « *sa surface fait miroiter la lumière comme des écailles* », poursuit l'artiste.

L'ensemble n'est heureusement pas l'unique trésor sauvé de Notre-Dame. Si l'inventaire de ce qui a été perdu et de ce qui a été sauvé n'est pas encore complet, plusieurs œuvres sont désormais hors de danger. Le coq de la flèche, qui faisait office de girouette, a été retrouvé mardi sous les décombres. La sculpture en bronze dissimule plusieurs reliques : un morceau de la couronne d'épines, une relique de saint Denis, et une autre de sainte Geneviève, tous deux protecteurs historiques de Paris. Le grand orgue de la cathédrale a été relativement épargné. Par un heureux concours de circonstances, les statues de la flèche – les douze apôtres et les quatre évangélistes – ont été démontées et déplacées cinq jours avant l'incendie en Dordogne pour être restaurées. Parmi les reliques, la plus précieuse, la Sainte-Couronne supposée du Christ a elle aussi été récupérée. Une partie des objets a été transférée à l'Hôtel de Ville. Une autre partie a été mise en lieu sûr au musée du Louvre, telles les « Mays », grands tableaux offerts par la corporation des orfèvres.

**« CE N'EST PAS UNE CROIX DE SUPPLICE
MAIS UNE CROIX DE VIE, HABITÉE
PAR UN SOUFFLE ». MARC COUTURIER**

Alors qu'un appel aux architectes a été lancé pour la reconstruction de la flèche, les débats font rage entre les partisans de la reproduction à l'identique et ceux de la création innovante. « *Une création contemporaine serait formidable pour la flèche*, confie Marc Couturier. *Par son histoire, Notre-Dame a été en renouvellement permanent* ». Soulagé que la *Croix* et la *Gloire* n'aient pas été endommagées par l'incendie, l'artiste ne souhaite pas que l'œuvre soit déplacée pour être mise à l'abri. « *Pour l'heure, il y a plus important à faire*, confie-t-il. *La croix est aussi bien là, protégée par l'architecture et la voûte, à veiller sur les décombres et les travaux* ». Il rappelle sa vocation première, celle de briller dans la cathédrale. « *Elle a fait son devoir, qui est de resplendir* », conclut-il.

TÉMOIGNAGE - Soulagé, Marc Couturier, le sculpteur qui a conçu la croix en or de Notre-Dame est originaire de Côte-d'Or

17 avril 2019 par Sophie Allemand, France Bleu Bourgogne

"Elle resplendit dans le chaos," la croix en or du chœur de Notre-Dame de Paris brille encore sous les décombres. L'oeuvre s'y trouve depuis 1995, elle a été conçue par un artiste bourguignon, Marc Couturier né à Mirebeau-sur-Bèze. Il témoigne, abasourdi par la puissance de l'art face au feu.



La croix de Marc Couturier et sa gloire, saines et sauvées après l'incendie à Notre-Dame de Paris © Radio France - Alexis Sciard

Aujourd'hui, Marc Couturier habite à Paris, après une enfance à Mirebeau-sur-Bèze en Côte d'Or où il est né en 1946, puis en Saône-et-Loire. C'est en 1995 qu'il a gagné un concours pour sculpter cette croix, installée au chœur de la Cathédrale Notre-Dame de Paris. Croix qui a survécu à l'incendie ce lundi soir, retrouvez les explications et réactions de l'artiste contemporain.

"L'art a survécu au feu" - Marc Couturier

Quelle est l'histoire de cette croix ?

"La croix est surmontée d'une autre oeuvre qui représente une gloire (ornement sous forme de rayonnement, ndlr). Jusqu'au XIXème siècle, il y avait une gloire baroque qui était de Robert Decotte, détruite en 1865, moment où Viollet-le-Duc a remis le chœur en style gothique. A partir de ce moment là, il n'y a plus eu de croix dans le chœur de Notre-Dame, mais une descente sans croix : une Pieta. Cette Pieta fait partie d'un dispositif qui s'appelle le vœu de Louis XIII, on le voit sur les photos : une Pieta, à droite le roi Louis XIII offre sa couronne à la vierge et à gauche Louis XIV qui a l'air stupéfait. En 1995, il y a eu un concours que j'ai gagné pour construire cette croix. Un an plus tard on a installé la gloire toujours présente."

Comment est-elle constituée ?

"Je l'ai sculptée moi-même. Elle est faite de bois ignifugé (résistant au feu, ndlr), qui s'appelle le samba, que j'utilise toujours pour mes sculptures. Puis elle est recouverte de feuilles d'or, qui font son côté resplendissant."

Quel lien avez-vous avec ce lieu, la Cathédrale ?

"J'y ai vécu pas mal de temps la nuit, c'est très mystérieux comme endroit. On y passait des heures pour élaborer la structure : des maquettes grandeur nature que l'on ne pouvait installer que la nuit quand les visiteurs étaient absents. Parfois l'organiste venait vers 2 h du matin et jouait d'une force terrible ... C'est un peu magique, surnaturel."

Quelle a été votre réaction après l'incendie, en apprenant que la croix y a survécu ?

"Soulagé quand même, je pense qu'elle a fait son office. Il y a beaucoup de choses qui ont survécu, le grand orgue, les sculptures, les vitraux qui sont la fusion de la lumière et de la couleur. Ça a survécu au feu, l'art a survécu."

Je n'étais pas trop inquiet car je savais que l'architecture la protégeait. La voûte et les piliers qui constituent le chœur sont très solides, tout comme le triforium. Mais je ne pensais pas qu'elle rayonnerait à ce point là, ça par contre c'est très étrange ! Car elle n'est pas éclairée, la lumière émane de la croix, c'est très curieux. Ce n'est pas de la magie, elle a simplement fait son devoir : elle a resplendi dans la nuit et dans le chaos grâce à ses feuilles d'or et sa forme, car elle est comme souflée de l'intérieur."



L'incendie à Notre-Dame de Paris vu de l'intérieur. © POOL – Philippe Woljazer

La croix "va rester en place" espère l'artiste, "là où elle est bien, tout ce côté là a été assez préservé". Il n'a pas encore pu la revoir. En Côte-d'Or, on trouve des vitraux de Marc Couturier à Oisilly, au sein de l'Eglise Saint-Léger depuis les années 1990. Une partie de la famille de l'artiste s'y trouve encore.

Cinq trésors sortis indemnes du brasier de Notre-Dame

19 avril 2019 par Gauthier Vaillant, *La Croix*

L'artiste plasticien Marc Couturier a accepté de méditer sur les trésors miraculés qui ont survécu à l'incendie de Notre-Dame. Parmi eux, une de ses œuvres : la croix du chœur, encore debout, intacte, dans les décombres de la cathédrale.



À l'intérieur de la cathédrale Notre-Dame de Paris, mardi 16 avril. © Alexis Sciard/Alexis Sciard/ IP3/ MAXPPP

L'image saisit tout le monde depuis le lendemain de l'incendie : la croix du chœur de Notre-Dame, intacte, bien dressée, resplendissante au milieu des décombres.

Cette croix, c'est Marc Couturier qui l'a réalisée, en 1994, à la demande du cardinal Jean-Marie Lustiger, archevêque de Paris. Le plasticien contemporain de 72 ans a alors créé *Croix et gloire*, ainsi qu'il a nommé cette œuvre, composée de cette croix monumentale et de la « lame » qui la surplombe, comme une couronne suspendue. Parmi ses nombreuses créations, ce n'est pas la seule destinée à une église, puisqu'il a aussi réalisé des vitraux pour l'église d'Oisilly, dans sa Côte-d'Or natale, ainsi que l'autel d'une autre église parisienne, Saint-Denis du Saint-Sacrement.

Depuis quelques jours, le monde entier contemple cette croix, et bien des croyants voient dans son maintien en parfait état un signe clair d'espérance. Pour *La Croix*, l'artiste a accepté de méditer sur l'étonnant destin de son œuvre, et sur celui d'autres éléments de la cathédrale qui sont, comme elle, sortis indemnes du brasier.

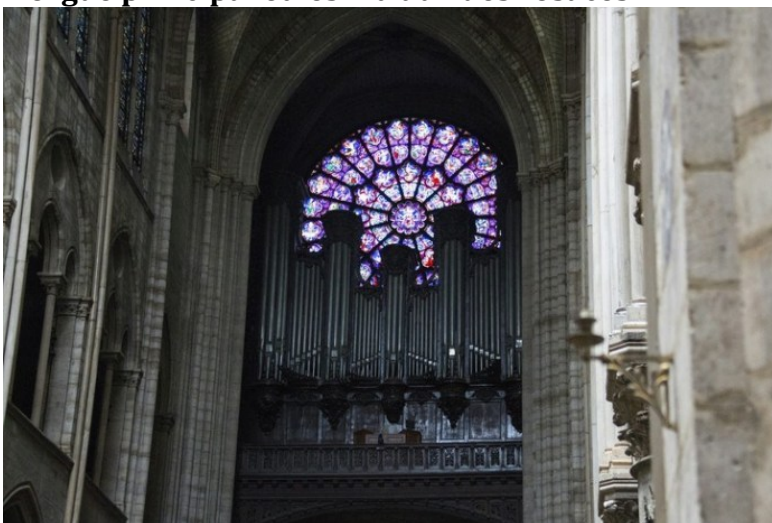
La croix



© Alexis Sciard/Alexis Sciard/ IP3

« La croix est intacte, mais aussi sa "gloire" (cette lame circulaire qui flotte au-dessus de la croix comme une couronne, NDLR), ce qui est important car elles ont été conçues pour être ensemble. Je pense que dans l'incendie, la croix de gloire n'a fait que son devoir, c'est-à-dire de resplendir et d'apporter l'espérance dans la nuit et le chaos. Dans les décombres, elle n'a besoin de rien. Elle brille plus que jamais, pourtant privée de ses éclairages travaillés, reflétant seulement la lumière réelle qui lui parvient, sans doute, par le trou béant de la nef. Elle semble plus large que jamais, comme si elle avait écarté ses bras... »

L'orgue principal et les vitraux des rosaces



© Amaury Blin/AFP

« C'est l'architecture, mère de tous les arts, qui a protégé et sauvé tous les autres. Elle a protégé la sculpture, la musique, symbolisée par l'orgue, et le grand art du vitrail, qui est fusion de la lumière et de la peinture. Tout cela est dit, sans oublier le côté surnaturel inhérent à Notre-Dame de Paris, que l'on ressent surtout la nuit, lorsque l'on reste seul,

et que les milliers de visiteurs laissent place au silence. C'est une expérience que j'ai faite souvent lorsque nous travaillions de nuit à l'installation de la croix, et qui permet de saisir toute l'épaisseur du monument. »

La Vierge du Pilier



©Alexis Sciard/Alexis Sciard/ IP3

« Étonnante, cette Vierge intacte malgré son apparente fragilité, en équilibre sur son pilier. On peut le dire aussi de la piété, indemne aussi, malgré la finesse de ses deux mains écartées. La Vierge, celle à qui Louis XIII s'est consacré, lui-même et tous ses sujets, est toujours là. Tout cela, en pleine Semaine sainte, demeure incroyable... Beaucoup y voient des signes. C'est cela aussi, Notre-Dame: elle a toujours provoqué dans la population ces phénomènes de spéculation. Parce que Notre-Dame, c'est la France. »

Le coq de la flèche



La statuette du coq dans les bras de l'architecte en charge des travaux de Notre-Dame de Paris. / (Capture d'écran) Twitter Jacques Chanut

« Ce coq, retrouvé dans les décombres au lendemain de l'incendie, contenant toujours ses reliques (une parcelle de la couronne d'épines, une relique de saint Denis et une relique de sainte Geneviève, NDLR), alors qu'on le croyait fondu, m'a fait penser à la boîte noire d'un avion. C'est la boîte noire de Notre-Dame. Et, puisqu'elle était au sommet de la flèche effondrée, on peut considérer qu'elle nous vient du ciel. »

review

Marc Couturier

L'EMBARQUEMENT

Galerie Laurent Godin, 7 octobre - 24 novembre 2018

par Clare Mary-Puyfoulhoux



vue d'exposition.
L'Embarquement. Galerie
Laurent Godin, 2018
credit photo : Yann Bohac

C'est une grammaire très simple, et de la répétition, qui se déploie depuis des années. L'œil du marcheur, son doigt, et le souvenir de l'air.

La galerie Laurent Godin, ample, accueille les délicatesses de Marc Couturier, lui offre ses murs, sa devanture, son sol, ses alcôves. On y retrouve ses historiques feuilles d'aucuba, ses redressements, ses suspens. On y lévite. *L'Embarquement...* s'annonce comme un titre défini, laissant entendre une certaine forme de connivence, mais c'est aussi un titre ponctué : trois points là où quelque chose aurait dû être, interrompant le mouvement annoncé, comme si l'horizon du départ à venir était en question. Le rapport avec le spectateur s'enclenche ainsi dans une tension entre l'évidence et le silence, et il ne lui reste qu'à chercher, attisé, une intention avortée : allions-nous à Cythère, rejoindre les délices et la grande histoire de l'art ? Partions-nous enfin pour une autre rive plus belle et plus vraie, là où l'âge d'or n'a pas cessé d'exister ? Retournions-nous à l'apogée, à ce troisième jour[1] si cher à l'artiste ? Convoquant l'eau et le départ, le champ lexical de la navigation fonctionne particulièrement en ce qu'il abonde dans toute la mythologie et met, formellement, la *barque* au cœur du dispositif. Acceptons donc que, de ce que nous voyons, ce n'est pas tout à fait le ça dont il est question.

En verbe, l'exposition ressemble à une collection d'objets dépareillés : barque, copeaux dorés et argentés, écorce, pastels, caisson lumineux, feuilles, drapeau, carton maculé d'encre. Dans les faits, aucune sensation d'accumulation, au contraire. La *barque*, dont la coque nous dit qu'elle a vogué, parle de renversements. Si c'est en elle, ou par elle, que le spectateur embarque physiquement, cela ne peut se faire sans un débordement de l'eau dont elle semble pleine. Attachée au mur,



son contenant éclatant à hauteur d'homme, elle rappelle autant le bénitier, seuil symbolique par lequel les catholiques se purifient d'un geste de la main à l'orée des églises, qu'à une embarcation onirique, incarnant le passage d'un monde à l'autre. Dans leurs écrans noirs, les écorces des *redressements* « élaborés » ont le format de l'intime et demandent qu'on s'en approche. Puis, vertigineux, les bords noirs de cadres happent le regard, qui se retrouve à errer dans les nerfs du bois, explorant les teintes de chaque couche, cherchant un sens, parcourant leur paysage, ressentant la réalité de leur existence, solitudes en écho.

Un certain nombre d'œuvres sont présentées dans l'espace de la galerie ; ensemble, elles font exposition, et pourtant chacune d'entre elles se suffit. Ou plutôt, chacune d'entre elles est suffisante. *L'Embarquement...* oscille entre singulier et pluriel, ou totalité. L'une des déclinaisons de la feuille d'aucuba, « *pensées pour Jean-Étienne Liotard (1702-1789)* », qui nous accueille de ses 23 pastels dans l'espace de la galerie, vient précisément illustrer cela. Un cœur vide au centre : la silhouette de la feuille d'aucuba, cette plante relativement ordinaire, originaire d'Asie, persistante, et dont les fruits ne se mangent pas. Cette feuille, investie par l'artiste, se charge d'un sens autre, amulette protéiforme. D'elle émane ainsi une puissance neuve lui permettant de porter l'hommage rendu par Marc Couturier au pastelliste suisse Jean-Étienne Liotard. La feuille végétale, l'image, n'est pas représentée, sinon en creux : 23 cœurs vides. Ce qui est représenté, il serait malvenu de l'appeler arrière-plan ou aura, bien que l'ensemble brille sous nos yeux (et d'une autre manière que le caisson lumineux qui, lui, détaille les constellations de l'aucuba). Les 23 feuilles de papier sous verre chatoient, et l'on se souvient ici que Marc Couturier est aussi l'auteur de vitraux^[2], le geste de l'artiste interrogeant partout la puissance du troisième jour : « *les végétaux sont la lumière de la lumière comme la peinture est un regard faisant vivre le regard*^[3] ».

L'histoire affleure délicatement, surfaces et parois en offrande (hiéroglyphes du Tondo dont le support, renvoyant à la Renaissance, parle des puissants depuis le plafond, construction humaine qui nous coupe des cieux) – comment toucher sans heurter, demande l'exposition ? Ricochets, répercussion, onde... loin d'ordonner, les trois points suggèrent autant de pistes qu'il y aura d'humains pour voir.

Note de la claviste (Camille Paulhan) :

Aucuba du Japon (Aucuba Japonica). Hauteur, 1 mètre à 1m33 ; feuilles d'un vert luisant, marbrées de jaune ; fleurs brunes, petites en avril, nombreuses en mai et juin. Depuis l'introduction de l'Aucuba à fleur mâle, l'Aucuba à fleur femelle, le seul que l'on possédait autrefois, donne de nombreux fruits de couleur écarlate qui ajoute énormément à la valeur ornementale de ce charmant arbuste, l'expérience ayant prouvé qu'un seul Aucuba à fleur mâle suffisait pour féconder tous les Aucuba à fleur femelle d'une plantation ; rien, n'est plus facile, comme on le voit, d'avoir maintenant des fruits sur tous les Aucuba de nos jardins. (Manuel pratique de jardinage : contenant la manière de cultiver soi-même un jardin ou d'en diriger la culture (7e édition), par Courtois-Gérard, 1868)

[1] Dans la Genèse, le troisième jour est celui du regroupement des eaux, ainsi que de l'apparition de la terre et des plantes, avant la lumière, ce qui intéresse particulièrement Marc Couturier : « *Il s'agit là d'un renversement capital d'un point de vue logique et matériel, il s'agit là d'une absurdité. Pour que les végétaux soient, il faut que la lumière soit. En revanche d'un point de vue métaphysique et moral, il s'agit là d'une vérité profonde. A quoi servirait le soleil s'il n'y avait personne pour le voir ? La Bible met le regard au centre de la Création. La peinture fait de même : elle peint les végétaux pour faire voir la lumière, les végétaux étant la lumière de la lumière. Les végétaux sont la lumière de la lumière comme la peinture est un regard faisant vivre le regard.* » Bertrand Vergely, Marc Couturier, *Le troisième jour*, Le promeneur, 2012.

[2] Église Saint-Léger, Osilly, Bourgogne, 1994/1995.

[3] op. cit.



vue d'exposition,
L'Embarquement, Galerie
Laurent Godin, 2018
credit photo : Yann Bohac

Paréidolie : Drawing, more current than ever!

Lili Tisseyre - 3 September 2018

Tags : [drawing](#), [fair](#), [Marseille](#)



Reading Time: 3 minutes



The intimate format of the international contemporary drawing fair Paréidolie is one of the keys to the success of this ambitious fair which just celebrated its 5th edition on 1 and 2 September. For this 2018 edition, the show is relocating from its original location at the Château des Servières to the historic hangars of J1 on the Marseille's quays. A wise choice for several reasons: to reinforce its visibility, to participate in the closing of the great event "MP2018 Quel Amour" and finally to create an artistic synergy with the other surrounding events.

Under the great industrial architecture of J1, Paréidolie shares the same exhibition space as the international contemporary art fair Art-O-Rama. A space, two distinct entrances, two different atmospheres but only one place for the visitor who can pass from one fair to another and return on his favourites with obvious ease. Then, a few steps away from J1, is the Docks Village, a superb Louis XIII style building that hosts the first edition of the "Polyptyque contemporary photography fair." The FRAC PACA and the "Centre de la Vieille Charité" are only a few meters away where the works of Claude Lévêque and Alex Cecchetti are exhibited. This proximity forms a true artistic village which represents a real godsend for the visitor who can drink art without having to run kilometres by car or public transport.

14 galleries, two white cards and the launch of the "Drawing Season": Paréidolie brings together a network of institutions promoting this medium, which is increasingly popular with the public and collectors.

BRIEFLY

[A hundred artists gathered around 25 projects for ...](#)

12 September 2018

[Exceptional opening: Treasures of National Furnitu...](#)

10 September 2018

[Take a dance trip to Sully!](#)

20 July 2018

[Inauguration of the first spaces of the Martell Fo...](#)

5 July 2018

[Audi Talents 2018 Winners](#)

29 June 2018

MOST POPULAR

[#FIAC, its satellites, its Off : Welcome to Paris](#)

October 19, 2018

[Alberto Giacometti and Rui Chafes: A challenge for...](#)

October 16, 2018

[Meeting with Marion Charlet, 12th Laureate Art \[\]...](#)

October 17, 2018

[#FIAC: And Paris is sexy again!](#)

October 20, 2018

[The Cow-who-Rits, out of the 5th collector's...](#)

October 18, 2018

CATEGORIES

Select Category

door to the collection with fine pieces ranging between 900 and 3000 €.

The 2018 edition ends with some beautiful discoveries and, from performance to figuration, from historical revisits to societal questions, drawing expresses itself more than ever with intensity and freedom, mixing techniques, inventing new media, participating in the conquest of a powerful and universal sensory territory.

Gallery C shows us, artfair after artfair, established artists and emerging talents, forming a stand of a happy hybridization giving to see the plurality of possibilities of this extraordinary medium.

The Michel Rein gallery is distinguished by an elegant booth featuring three artists who place this medium at the heart of their practice. Michele Ciacciofera produces visions of man-insects; Christian Hidaka is inspired by Japanese contemplative essence; finally, Sophie Whettnall cuts and tears the paper support to realize aerial and thoughtful compositions.

Michel Soskine Gallery INC dedicates a solo show to the French artist Agathe Pitié. His work on the myths of the sun is a pure intelligence. Her technique is very precise, very detailed, sometimes opulent and invasive but the assimilation of the various techniques is at the service of her research making compositions of an extreme quality. Mixing watercolour, ink and gold highlights, her falsely naive, regular and mastered drawing gives a very assimilable reading of ancient stories, foundations of our civilizations and beliefs. A true research work that she conducts entirely on her large format devoted to the history of witches whose style is reminiscent of Jérôme Bosch, Agathe Pitié who defines herself as a "medieval painter" is undeniably a talent to follow.

The strongest questioning is expressed through Edi Dubien's drawings, presented by the Alain Gutharc gallery. His work on identity challenges the visitor. Under the trivial appearance of a candid imagery, the forms presented frontally combine innocence and prohibition, sensuality and bestiality, femininity and masculinity. Edi Dubien lets watercolor reveal its own intimacy with the greatest modesty. His drawings with childish imagery do not have the taste of resentment but that of a certain nostalgia, a regret not to have been the one he would have liked.

The Laurent Godin gallery presents an immersive installation of Marc Couturier's drawings. He depicts human reality, an artwork out of time, out of the world, revealing a mystical part of creation. The unbound pigment black is enough to transcribe a multiple world, fantasized, as palpable as utopian.

The artist Rémy Jacquier from the Ceysson & Bénétière gallery magnifies universal poetry. It covers its coloured backgrounds with charcoal then blurs the chromatic grain, revealing a purified composition by removing the material, by fingerprints and rubber

0

[Essais](#) [Guests](#) [Interviews](#) [Reviews](#) [News](#) [Archives](#)[Fr / En](#)

2

L'art dans les chapelles, 27e édition

par Camille Paulhan



6.07 – 16.09.2018

Pour la 27^e année, des artistes de toutes les générations – la plus jeune n'a pas quarante ans, le plus âgé en a plus de soixante-dix – ont investi de petites chapelles du Morbihan et produit des œuvres pour ces écrans silencieux. Il n'est pas ici question de proposer de simples accrochages sur des murs blancs réguliers, aux éclairages et à la température maîtrisés. Les espaces sont loin des white cubes institutionnels : ici des fresques colorées, des plafonds peints ou des sculptures sur bois, là des sols verdissants de mousse ou un pavement irrégulier. Les chapelles sont historiquement et spirituellement chargées : étant toutes consacrées, elles n'ont pas vocation première à exposer l'art contemporain. Ce pourrait

être un truisme que de le rappeler, pourtant cette donnée est capitale pour apprécier les projets des artistes qui, dans leur immense majorité, ont cherché une véritable fusion avec ces lieux, avec pour beaucoup des productions spécifiques.



Marc Couturier « Tutto per tutti », chapelle de la Trinité, Domaine de Kerguehennec, Bignan, L'art dans les chapelles, 2018 Photo : Aurelien Mole

Charlotte Charbonnel a imaginé pour la sépulcrale chapelle Saint-Meldéoc de Locmeltro une œuvre sonore à partir des harmonies créées par des tiges métalliques venant caresser avec plus ou moins de douceur la cloche des lieux. Au cœur de cet environnement sombre dans lequel un catafalque côtoie un *mel beniquet* (boulet utilisé dans la Bretagne pré-chrétienne pour achever les malades agonisants), l'installation de l'artiste se révèle étonnamment mélancolique. Les hauts-parleurs, situés en hauteur et dans les bénitiers, emplissent le chœur d'ondes irrégulières, émanations de prises de son préalablement travaillées et de la captation en temps réel. Joan Ayrton, dans la chapelle Notre-Dame-du-Moustoir à Malguénac, joue au contraire avec les luminosités changeantes qui affleurent à travers les vitraux blancs. Ses œuvres en verre coloré, tout bonnement impossibles à photographier, reflètent leur environnement à travers des tonalités roses, vert-bleu et noires, dans une motion ralentie. Les formes flottantes d'Adam Jeppesen paraissent elles aussi chercher cette torpeur muette : à la chapelle de la Trinité de Cléguérec, les murs pigmentés en bleu pour l'occasion côtoient de bien étranges méduses qui ondoient gracieusement dans leurs aquariums de verre. Une certaine fragilité guette : le *Mikado* d'Emmanuel Saulnier, à la chapelle Sainte-Noyale de Noyal-Pontivy, composé d'aiguilles de verre noir pourrait bien se fissurer ou s'affaisser sous son propre poids. Le *Kaddish* de Rémy Yadan qui l'accompagne dans cette chapelle, montre des apparitions fantomatiques sur une plage : la vidéo, dont le titre évoque une prière juive pour ceux qui portent le deuil, oscille entre la promesse d'un au-delà océanique et l'apparence de limbes suffocantes où les corps se croisent sans communiquer.

Éric Suchère, le commissaire de l'édition 2018, avait prévenu dans son avant-propos pour le catalogue d'exposition : visiter L'art dans les chapelles, c'est accepter de prendre le temps d'un « regard prolongé ». Ne serait-ce que pour découvrir les chapelles et les œuvres des artistes, il faut un peu de temps, et un peu d'humilité. Le marathon de consommation d'œuvres que peuvent promettre un musée ou une soirée de vernissages parisiens n'est pas de mise : il est tout bonnement impossible de visiter l'intégralité des chapelles en une après-midi. Et même s'il est difficile d'interdire aux visiteurs de poster frénétiquement sur les réseaux sociaux les photographies des œuvres accompagnés de mots-dièses du plus bel effet, il faut avouer que le parti-pris du commissaire, à rebours des catégories très instagrammo-compatibles (« buzz », « hype », « tendance »...) est plus que salutaire.

Concluons donc avec une des propositions les plus réussies, à la chapelle de la Trinité de Kersuzan, *Tutto per tutti* de Marc Couturier. Ce dernier n'est pas un débutant en ce qui concerne les œuvres présentées dans des lieux de culte, il a en effet pensé les vitraux de l'église Saint-Léger à Oisilly (Côte-d'Or), les gloires de Notre-Dame à Paris et de Saint-Denys du Saint-Sacrement au milieu des années 1990. Pour cette petite chapelle dénudée, l'artiste a posé sur les fenêtres des vitrophanies aux motifs d'aucuba rappelant les deux pieds de cet arbuste de deuil plantés pour la circonstance à l'entrée. Les bénitiers ont été remplis d'une eau noire et un vaste dessin au graphite vient recouvrir le mur courbe du chœur. L'ensemble, d'une grande délicatesse, n'est pas bavard, mais n'est-ce pas là l'une des premières qualités d'un art qui prétend toucher au sacré ?

(Image en une : Adam Jeppesen, Chapelle de la Trinité, Cléguérec, L'art dans les chapelles, 2018

Photo : Aurélien Mole).

Immersions à Kerguéhenec

PAR HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX · LE JOURNAL DES ARTS

LE 4 JUILLET 2018 · 131 mots

Bignan. Quatre expositions sont présentées cet été au Domaine de Kerguéhenec (Morbihan).

Dans la chapelle, Marc Couturier a accroché un immense dessin mural. Sur les vitraux, des films translucides figurant ses feuilles d'aucuba fétiches ; dans les bénitiers, une eau d'un bleu profond. Les sculptures de Roland Cognet, sous le titre « Quand à peine un nuage », sont présentées dans les écuries et la cour d'honneur. Dans le château, Levi van Veluw, jeune artiste néerlandais né en 1985, a couvert les salles du premier étage, du sol au plafond, de très grands dessins en trois dimensions sous l'intitulé « La relativité de la matière ». Enfin, des œuvres du Suisse Edmond Quinche sont mises « En regard » d'une sélection de pièces de Tal Coat. En parallèle, Guillaume Babin et Édouard Sautai ont construit des micro-architectures.

Cet article a été publié dans Le Journal des Arts n°505 du 6 juillet 2018, avec le titre suivant : Immersions à Kerguéhenec



Ecrit pour voir

Critique d'art.Expositions. Art contemporain.

« Longueur, largeur, hauteur et profondeur... » Marc Couturier à l'Espace Muraille, Genève.



Barque. Barque en bois transformée, 410x110x40 cm, vue de l'installation dans l' Espace Muraille, 2017.

Deux expositions où l'on pouvait voir des oeuvres de Marc Couturier à Paris, *Plastique* à la galerie Laurent Godin et *Jardins* au Grand Palais ferment ces jours-ci. L'importante exposition *Marc Couturier. Voyage, voyage, des aucubas aux dames de nage*, à l'Espace Muraille de Genève se poursuit jusqu'au 26 août. La Villa Datriis à l'Isle-sur-la-Sorgue montre une œuvre de l'artiste jusqu'au 1er novembre. Tandis que *Highlights*, présentation de la collection de la Fondation Cartier au Seoul Museum of Art, Corée du Sud, a été l'occasion de nouvelles créations et se termine le 15 août.

La feuille d'Aucuba.



Aucuba, vue de l'installation sur la porte d'entrée de l'Espace Muraille, 2017.

Sur le carton d'invitation de l'exposition *Marc Couturier. Voyage, voyage, des aucubas aux dames de nage*, à L'Espace Muraille de Genève, la photographie d'une feuille d'aucuba brillante se détache sur un fond noir mat. Le visiteur retrouve cette image dans un caisson lumineux dès l'entrée de l'exposition. Il vient de refermer derrière lui la porte vitrée entièrement couverte d'un film sérigraphique dont le motif continu de constellations jaunes sur un fond vert, si étrangement semblable à un ciel étoilé, est emprunté au même végétal, buisson ornemental très répandu dans les espaces publics.



Feuille d'aucuba, caisson lumineux (et reflet de la porte d'entrée de l'Espace Muraille).

Cueillie à l'origine sur la tombe d'une enfant, la feuille d'aucuba est pour Marc Couturier une sorte de talisman, dont l'occurrence est constante tout au long de son œuvre. Tantôt il en respecte le contour simple de mandorle dentelée naturellement stylisé comme un motif de blason, tantôt il n'en conserve que le mouchetage indéfiniment répété sous la forme d'un film sérigraphique électrostatique, dont il couvre les parois de verre, depuis celles d'une petite serre dite *Serre sidérale* aux vitraux du chœur de l'Eglise Saint-Léger d'Oisilly, Côte-d'Or, en passant par la verrière de l'atelier Zadkine.

L'an dernier encore, au domaine de Chaumont-sur-Loire, une feuille d'aucuba géante flottait sur le Pédiluve, non loin de l'Asinerie, où l'artiste avait réuni les films occultant portes et fenêtres et un superbe tapis circulaire de la Savonnerie orné du même motif, qui habillait en outre un fauteuil *Ghost* de Philippe Starck dans la salle à manger du château. Alors que, dans les sous-sols, une série de pastels reprenant en négatif la forme de la feuille d'aucuba était disposée à l'intérieur des casiers ouverts d'un ancien réfectoire, comme autant de tabernacles.



Feuilles d'aucuba, pastels, réfectoire du château, domaine de Chaumont-sur-Loire, 2014.



Détail.

Vingt-quatre de ces pastels – ou de très semblables – sont aujourd'hui montrés à Genève, dans une présentation en tout point différente, simplement regroupés sur le mur et légèrement inclinés, disposés selon un gradient continu de teintes veloutées, du jaune orangé au vert et mauve. La feuille et le court pétiole laissés en réserve sont entourés d'une aura colorée, donnant parfois l'impression que la blancheur centrale se creuse sous le regard, et que la feuille absente irradie comme au cœur d'une gloire.

Redressements.



Theatrini, 3 douelles de foudre.

En face des pastels est accrochée une série de boîtes blanches ouvertes derrière un cadre épais, dont le fond s'incurve doucement et munies d'un éclairage invisible. Ce sont les *Theatrini* (généralement écrit ainsi, avec le h français), ou petits théâtres dans lesquels l'artiste présente des fragments de douelles de foudre – soit des pièces de bois constitutives d'un très grand tonneau –, accrochées à une certaine distance du fond, (dimensions moyennes : 75 x33 cm). Anne Dagbert raconte la genèse de ces bois récupérés au Portugal, et dont la surface avait été accidentellement altérée, provoquant l'apparition de stratigraphies étranges, paysages où semblent parfois s'être superposés plusieurs horizons, ou bien qu'envahissent des tourbillons diluviens. Ces formes, au même titre qu'un pot de fleur maculé, un bois flotté, un fond de

bouteille d'eau taché d'encre de chine, une tuile couverte de lichen, une semelle de cale de ponçage, font partie des *Redressements* lorsque l'artiste les montre telles qu'ils les a trouvées, et des *Redressements élaborés* lorsqu'il les modifie par une légère intervention ou par une mise en scène. Ainsi pour ce noyau de date collé verticalement sur une coupelle d'albâtre, montré à l'église de Brou, qui semble un personnage debout et solitaire au creux d'une vaste barque. Il arrive aussi que le *Redressement* soit photographique lorsque, par exemple, il s'agit d'un pan de mur qui ne peut être prélevé.



Theatrini, 3 douelles de foudre, détail.

On pourrait songer à Duchamp, au *Ready-made* et au *Ready-made assisté*, si la nature des objets, et surtout l'intention qui préside au geste de récupération n'étaient radicalement différentes. Le terme de « redressement » en effet, suggère autant la présentation matérielle de ces objets que leur réhabilitation, visant à leur rendre une dignité, voire un caractère quasi sacré puisque l'artiste n'hésite pas à les dire « acheiropoïètes », soit non réalisés de la main de l'homme, terme qui désigne d'ordinaire des images religieuses d'origine divine. Au demeurant, leur aspect nous amènerait plutôt du côté des taches murales et lézardes chères à Léonard de Vinci, de la méthode d'Alexandre Cozens pour dessiner les paysages, des dessins de Victor Hugo, voire de certaines décalcomanies surréalistes...



Redressement << savon >>.

A l'Espace Muraille, nombreux sont les *Redressements* soigneusement encadrés de blanc comme autant de tableaux sous verre ou de vitrines verticales. Des auréoles terreuses sur une plaque d'isorel esquissent un sommet montagneux. Sur un morceau d'étagère sali on croit voir des traînées de fumée, qui évoquent lointainement une bibliothèque fantôme de Claudio Parmiggiani. Un *Redressement << carton gris >>* est simplement taché d'encre... L'un des *Redressements* les plus simples et les plus inattendus se compose d'un morceau de savon jauni, sur le bord duquel l'usure dessine une crête grise, exhaussé sur un présentoir et protégé par une cage de plexiglas. Tandis qu'un *Redressement élaboré* beaucoup plus complexe reprend une photographie de la lune, visible à plus grande échelle non loin dans l'exposition, avec au milieu du cercle lunaire, un débris végétal d'un jaune passé, constitué d'une minuscule collerette sous laquelle semblent s'agiter plusieurs petites jambes, (*Redressement << Danseuse >>*).



Redressement « Danseuse », détail.

Au *Redressements*, on associera certaines métamorphoses opérées par la photographie. Dans les sept tirages titrés *Les crêts vus d'ici*, l'on croit voir des paysages, montagnes sombres et plaines blanches, mais curieusement tout détail, en particulier végétal, en est exclu. Des paysages dont on sait bien qu'ils n'en sont pas, mais dans lesquels je n'aurais jamais reconnu, si cela ne m'avait été signalé, les bouches d'aération noires en haut du mur du sous-sol et leurs rebords de maçonnerie grossière peinte en blanc.



Les crêts vus d'ici, sept tirages, pigment sur papier sous verre, 45,6 x37,6 chacun, 2017.



Les crêts vus d'ici. Une des sept photographies.

Les *Redressements* peuvent encore prendre la forme d'une simple accumulation de matériaux, comme à la galerie Laurent Godin, un tapis de copeaux de cupro-aluminium au beau titre : *Laisser sourdre l'or de l'ombre.*



Tapis de copeaux de cupro-aluminium, vue de l'installation dans la galerie Laurent Godin, 2017.



Détail.

Lames



Lame, vue de l'installation à l'Espace Muraille, 2017.

Dans l'escalier de l'Espace Muraille, une *Lame* est fixée de biais, très en hauteur sur le mur, au-dessus de la tête du visiteur. Une autre se dresse dans l'un des espaces de la galerie Laurent Godin. La mandorle se retrouve sans doute, mais extrêmement étirée, dans cette forme qui fait retour régulièrement dans l'œuvre de Marc Couturier, tout comme la feuille d'aucuba ou la barque. « Dans cette migration des signes, dit-il, tout est lié... ».

Au début, les *Lames* étaient des grandes formes peintes découpées dans de la toile et accrochées au mur comme des tableaux. Le passage à la sculpture permit de les présenter horizontalement, en suspension comme un nuage. L'image du nuage doré par le soleil couchant étant, de l'aveu de l'artiste, à l'origine du motif. Dans la galerie parisienne, la *Lame* se dresse au contraire sur sa très fine pointe, entre terre et ciel, renouvelant ainsi le classique symbole de la colonne.



*Lame, bois de samba, feuille d'or,
2016, vue de l'installation dans la
galerie Laurent Godin, 2017.*

Si la première fût réalisée en 1985 à partir d'un bois trouvé, la plupart des *Lames* sont aujourd'hui en bois de samba poli sous un revêtement précieux de feuilles d'or ou d'or blanc.

On rappelle que deux *Lames* sont visibles à Paris, de façon pérenne, à Notre-Dame et dans l'église Saint-Denys du Saint-Sacrement. Marc Couturier relève que l'on appelle « gloire » les nuages dorés évoqués plus haut, et c'est une Gloire que figure la lame d'or blanc qui se détache avec force dans l'ombre comme sur un fond noir, accrochée au dessus de l'immense croix dorée à la feuille que l'artiste a également réalisée derrière la *Pieta* de Nicolas Coustou, dans le cœur de Notre-Dame. Quant à l'autel de l'église de la rue de Turenne, il est constitué d'un bloc de marbre clair, posé sur un socle sombre en retrait de sorte qu'il semble se détacher du sol. Sa façade creusée est enduite de stuc blanc, et dans cette concavité est fixée une lame. L'éclairage naturel, pas tout à fait zénithal mais légèrement oblique qui fait plus ou moins briller la feuille d'or, reflétant l'état du ciel, ajoute à l'extrême douceur de l'ensemble et produit un jeu d'ombre imprévu où l'artiste veut voir l'image d'un calice.



Autel du chœur de l'église Saint-Denys du Saint-Sacrement, Paris, 130x 85x80 cm, technique mixte, 1994-1995.

On a souvent relevé le rapport très particulier que Marc Chagall entretient avec les matériaux, passant ainsi d'un vieux savon à la feuille d'or, du minuscule débris végétal au riche tapis. J'ai souvenir, à l'occasion d'une *Nuit blanche* au château de Versailles, d'avoir vu sous de sombres voûtes cet extraordinaire alignement de cinq orangers au feuillage de bronze, aux fruits de barbotine, dont le tronc invraisemblablement mince jaillissait d'une plaque de porcelaine bleue qui recouvrait des jardinières blanches en biscuit de porcelaine. Le tout, grandeur nature. Ce n'est que bien après que j'ai appris que les cinq réceptacles évoquaient pour l'artiste les cinq continents, la porcelaine bleue les océans, les pommes d'or dans leur écrin de métal le ciel étoilé, et que le titre de l'œuvre *Vous êtes ici* exprimait sans doute la relation émerveillée de l'homme à l'univers. Je n'avais perçu d'abord, dans ce bibelot géant d'une préciosité sans pareille, sorte d'apothéose de l'artifice, qu'un objet de conte de fée digne de quelque palais de cristal. A l'opposé, certes, de ces matériaux récupérés marqués par le temps et l'usage, à ces déchets métalliques, à ces pauvres vestiges du quotidien que sont les *Redressements*, et pourtant en connivence étroite avec eux, par le seul fait d'être, dans une sorte de panthéon très personnel, les objets d'une même célébration.

Dessins du troisième jour. Dessins du quatrième jour.

Aussitôt après la séparation de la terre et des eaux, au troisième jour de la genèse, Dieu dit : « Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant sa semence, des arbres fruitiers donnant des fruits selon leur espèce et ayant en eux leur semence. Et cela fut ainsi. » Il n'est pas indifférent, au regard des

Dessins du troisième jour de Marc Couturier, de noter que le texte biblique évoque non seulement l'engendrement de l'univers végétal, mais aussi sa faculté d'auto-engendrement. Toutefois, l'artiste souligne que ce troisième jour est un jour « sans jour », puisque le soleil, la lune et les étoiles n'apparaîtront qu'au quatrième jour, donc que la couleur en était absente, et la photosynthèse impossible.

« Mes dessins sont la visite d'un site que l'on ne connaît pas au départ, ils ouvrent un passage à la figure ». Cette nature antérieure à la création de l'homme se trouve être *ipso facto* un « paysage avec figures absentes », pour reprendre un titre de Philippe Jaccottet, non pas que celles-ci se soient retirées, comme le suggère l'écrivain, mais parce qu'elle ne sont pas encore advenues.



L'infini, 100 dessins du troisième jour.



Détail.

Il s'est agit tout d'abord de dessins au crayon sur papier, montrés posés au sol à la galerie Claudine Papillon, puis à la fondation Cartier, en 1992-1993 : « D'une manière impérieuse, automatiquement et de mémoire, dit l'artiste, je me suis mis à dessiner des sous-bois à la mine de plomb, commencés en haut à gauche, comme dans une écriture, et terminés en bas à droite ».

Fouillis de formes crayonnées, jouant de la superposition des plans et de la profondeur, mais toujours sans horizon, sans distinction aucune des espèces et des échelles, où les quelques éléments identifiables se résument à des esquisses de troncs, où des zones plus claires peuvent suggérer un chemin, un ruisseau, un reflet, les *Dessins du troisième jour* ne représentent jamais tel ou tel paysage, mais plutôt « le paysage », à la stricte limite de l'identification possible, juste avant de basculer dans l'indéchiffrable. Pourtant, le trait toujours net, vif, confère au dessin une paradoxale lisibilité au sein de l'indistinct, qui peut rappeler certaines photographies en noir et blanc, tels les (très petits) tirages d'Arnaud Claass dans la série des *Paysages miniatures*, ou ceux (très grands) de Gilbert Fastenaekens, *Noces*, explorant obstinément un banal coin de forêt abandonné à l'inextricable enchevêtrement de branchages et de lianes, et suggérant, à l'opposé de Marc Couturier qui en célèbre la naissance, la luxuriante et fatale entropie de cet ensemble plus ou moins organisé qu'on nomme d'ordinaire « paysage ».

La prolifération des *Dessins du troisième jour* engendrera tantôt une effarante accumulation de petites œuvres au crayon Comté sur des cartes de correspondance japonaises (15x10,5cm), comme lors de l'exposition *L'infini sur terre dans un espace donné* où 4032 dessins furent montrés au FRAC Picardie en 1996, tantôt des pièces plus grandes comme celles au graphite sur toile accrochées tout autour du temple Tôji de Tokyo ou sur les parois de verre de la Fondation Cartier en 1995-96. Aujourd'hui, à l'Espace Muraille, sous le titre *L'infini*, est exposée une suite de cent *Dessins du troisième jour* de très petit format, alors qu'au Grand Palais, sur une surface concave tendant à entourer le spectateur, le dessin mural au graphite et pastel vert et jaune (c'est donc un *Dessin du quatrième jour*) se déploie sur une vaste étendue (400 x 360 cm).



Dessin du quatrième jour, dessin mural, graphite et pastel, vue de l'installation dans l'exposition Jardins, Grand Palais, 2017.



Détail.

Il s'en suit que la foisonnante série des *Dessins...* joue de toutes les relations possibles entre la taille de l'œuvre et sa relation au corps du spectateur, de la distance à laquelle celui-ci se trouve et de la manière dont les formes se construisent ou se défont sous son regard en fonction de ses déplacements. On songe aux mots de Diderot, à propos du *Bocal d'olives* de Chardin : « On n'entend rien à cette magie [...]. Approchez-vous, tout se brouille, s'aplatit ou disparaît ; éloignez-vous, et tout se crée, et se reproduit ». Mais, significativement peut-être, Marc Couturier préfère citer Pascal : « Je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant ; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne ; mais

non pas trop. De combien donc ? ». Formulation plus abstraite et distanciée car métaphorique, placée par l'artiste en exergue du livre de dessins publié par la Fondation Cartier (encore un autre agencement possible, dans lequel un dessin apparaît à chaque page, visions successives et non simultanées comme à l'Espace Muraille).

On relève dans tous ces formats l'importance de la marge blanche, que l'on retrouvera à propos des *wall drawings* abstraits, qui enchâsse toujours le dessin, au Grand Palais comme dans la galerie genevoise. On notera toutefois que cette marge disparaît lorsque les *Dessins du troisième jour* prennent la forme d'un graphisme mural enveloppant entièrement le spectateur.



Dessin du troisième jour, graphite, installation éphémère dans l'exposition Inside, Palais de Tokyo, 2014

Ainsi, en 2014, dans l'exposition *Inside* au palais de Tokyo, celui-ci couvrait entièrement les parois d'une haute salle, prodigieux travail pour une œuvre éphémère. Si, à l'entrée de l'exposition, passant à travers la structure de carton découpé d'Eva Jospin, on pénétrait, à l'instar de Dante, « dans une forêt profonde », la forêt de Marc Couturier, tout aussi monumentale, semblait à l'opposé fantomatique et comme évanescence. « Ce travail majestueux et délicat, écrit Katell Jaffrès, engage une contemplation et un lâcher-prise. En chacun de nous, la poésie peut alors exister. » L'expression courante et banale de « paysage intérieur » se chargeait alors d'un double sens, renvoyant à la fois à l'œuvre même qui déployait l'image *intra muros* d'une nature retournée comme

un gant, le dehors devenant le dedans, et à l'intériorité de l'imaginaire suggérée par la simple ébauche, quasi-mentale, de cette nature. Comme si l'on était plongé au cœur, non d'un paysage, mais d'une idée de paysage. Dès lors que le spectateur entrait dans la salle, comme perdu au milieu d'une clairière et cherchant de possibles chemins dans ces rubans blancs qui s'enfonçaient doucement en oblique dans la grisaille claire, c'est lui-même qui devenait, comme l'a souligné l'artiste, l'acteur de ce désormais « paysage avec figure ».

Ainsi, si diverses et contrastées que puissent être leurs dimensions, les *Dessins du troisième jour* semblent toujours en train de se dessiner eux-mêmes, de s'engendrer par la contiguïté des tracés, le geste de l'artiste participant à son tour de cette genèse biblique dont il explore inlassablement le mystère.



Wall drawing, réalisation éphémère in situ, galerie Laurent Godin, 2017.



Détail.

Tout comme les grands *Dessins du troisième jour*, certains *wall drawings* de Marc Couturier se développent sur de vastes surfaces murales préparées par un enduit de kaolin, mais il s'agit là de tracés abstraits et non plus de paysage. « Ce sont, dit l'artiste une sorte d'émanation. Une façon d'être ». Il emploie alors la pointe d'argent, autrefois utilisée pour les dessins préparatoires aux enluminures et qui nécessite, pour laisser sa trace très fine, une soigneuse préparation du support. Là encore éphémère, l'œuvre *in situ* réalisée sur trois grands murs pour l'exposition *Plastique*, contraste fortement par son raffinement et son apparente fragilité avec l'architecture sommaire du lieu aux sol et piliers de béton brut, et à l'éclairage froid des néons blancs. Sur la photographie que l'on en produit ici, le dessin, trop léger, demeure invisible, mais la marge apparaît.

La surface est couverte de larges boucles selon un geste dont on devine, en suivant du regard les méandres infinis de cette unique ligne, l'ampleur, le rythme et la régularité, même s'il est aussi, de l'aveu de l'artiste « rapide et très violent ». La marge n'est indiquée par aucun tracé, simplement, à cet endroit, cela s'arrête. Cette marge est essentielle là où les habitudes visuelles du spectateur contemporain attendrait quelque inévitable *all over*. Elle témoigne d'une présence à l'œuvre, d'une élaboration maîtrisée : « Je prend un temps fou, dit encore Marc Couturier, à délimiter les marges ».

Le terme souvent employé de *wall drawings* pour désigner ces dessins, en ce qu'il évoque l'art américain, ne saurait en effet prêter à confusion, et Anne Dagbert a justement relevé ce qui les oppose, par exemple, à la pratique d'un Sol Lewitt

dont ils diffèrent entre autres en cela que le projet de l'artiste conceptuel est exécuté par des assistants. Elle évoque plutôt à ce sujet l'art de Wolfgang Laib, en songeant sans doute au fait que celui-ci s'attache à réaliser lui-même ses récoltes de pollen, ensuite longuement tamisé, et trouve dans cette discipline comme un espace de méditation. De même pour le spectateur qui joue le jeu, le suivi de cette ligne tout à la fois si diaphane et si précise n'est pas sans produire un léger vertige contemplatif. Il lui apparaît aussi, étrangement, que des zones lumineuses changeantes et mobiles sous le regard animent la surface pourtant d'une homogénéité parfaite.

Selon le principe des *wall drawings*, Marc Couturier réalise aussi des tableaux à la pointe d'argent, dont l'Espace Muraille montre deux exemplaires, d'une blancheur irradiante, accrochés en diptyque.

Barques.



Barque en bois transformée, vue de l'installation à l'Espace Muraille, 2017, détail.

Dans le sous-sol à l'ombre dense du même lieu apparaît la barque, grande et puissante (ill. au début de l'article). De sa peinture autrefois vert clair ne subsiste désormais que des taches colorées sur un bois gris, ourlé dans le bas d'un bord dentelé et craquelé d'usure. La partie centrale du flanc, avec ses trois boulons rouillés et sa surface écaillée, ferait à elle seule un magnifique *Redressement*. Surélevée, elle semble en lévitation, et comme longeant le mur auquel elle est accrochée par des fixations invisibles. Elle apparaît remplie d'une

eau d'un bleu intense, dans laquelle, se penchant, le spectateur peut voir son ombre et son reflet bien plus petit, avant de comprendre que l'effet de profondeur est du en fait à une couche d'eau sur une surface peinte. Deux projecteurs impriment deux ombres de la barque sur le sol gris, et dessinent au-dessus d'elle comme une moitié d'hostie.

C'est du moins ce à quoi l'on songe si l'on se souvient de la *Barque de Saône*, montrée lors de la biennale de sculpture de Belfort en 1985, que surmontait une tache du mur dont l'artiste avait parachevé la forme d'hostie. La même barque, désormais intitulée *La nef* rejoignait les bords de la Seine au Salon de la jeune sculpture l'année suivante. « Comme un souffle retenu elle contient en elle l'eau, l'énergie qui habituellement la porte. Cet échange, cette translation transforme son élan horizontal en une élévation verticale quasi liturgique » écrivait alors Jean de Loisy.

Il s'agit là d'une thématique essentielle dans l'art de Marc Couturier, même si l'on peut trouver ses eaux colorées, bleu cyan ou vert luciole, dans d'autres réceptacles, une table de marbre, ou des sommets de barriques, comme ce fut encore récemment le cas au Domaine de Chaumont-sur-Loire. La récupération des barques échouées ou « gueusées » (immergée grâce à une charge pour se conserver dans l'eau), puis leur transformation, fut longtemps un travail accompli avec son père. La plus connue est sans doute celle installée dans l'église du monastère de Brou en 2005, lors de l'exposition *...et le marais sanglote* (citation d'un texte d'Edgar Quinet), en fait une demi-barque, se reflétant dans un miroir qui en complétait la forme – ici encore, de mandorle –, nef en suspension dans la nef.

Lors de l'exposition *Les magiciens de la terre* en 1989, à l'instigation de l'artiste Lawrence Wiener, Jean-Hubert Martin avait demandé à chacun des exposants sa définition de l'art. En guise de réponse, Marc Couturier reprit le titre d'une de ses œuvres, disparue, qui se composait de deux barques disposées selon une croix : *Longueur, largeur, hauteur et profondeur, ces quatre attributs divins sont l'objets d'autant de contemplation*. La source de ce titre énigmatique se trouve dans l'épître aux éphésiens de Saint Paul « Ainsi vous serez capable de comprendre avec tous les saints ce que sont la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur. » (Eph. 3,18). La plupart des lectures qui ont été faites de cette « quaternité » tendent, me semble-t-il, à la ramener à des principes abstraits,

l'associant aux vertus du fidèle (charité, persévérance, espérance, foi), ou, comme le suggère la formulation de Marc Couturier et celle de Bernard de Clairvaux répondant à la question « Qu'est-ce-que Dieu ? », aux attributs divins (éternité, charité, puissance, sagesse). On aimerait ici y voir avant tout le signe d'une attention portée aux choses du monde, car c'est au cœur de la matière et dans le respect de l'identité de l'objet et de son histoire que l'art de Marc Couturier cherche à susciter l'épiphanie.

C'est un truisme de rappeler que la barque connote le voyage, (c'est d'ailleurs la clé du titre de l'exposition à l'Espace Muraille, la « dame de nage » désignant le système de fixation de la rame), voyage à travers les apparences en quête d'une ultime connaissance, mais aussi voyage funèbre. On songe moins, du fait de l'élégance de la forme et des teintes délicates, à la sombre barque de Charon qu'au mythe égyptien du voyage des morts.

L'art contemporain trace un chemin en ville

Exposition Proposé par heart@geneva, un parcours ponctué d'une quarantaine d'œuvres fait porter un regard neuf sur Genève.

Par Irène Languin@Gazonee 04.07.2017



A la place de Longemalle, le passant croise «Liquid Walking Woman», un bronze de l'artiste zurichois Andy Denzler.

Image: DR

«Prière de s'asseoir», lit-on sur l'un des bancs gris du jardin de la Maison Tavel. Sous le soleil calme de ce matin d'été, difficile de résister à pareille invite. Après quelques instants de béate contemplation, une sensation étrange envahit le visiteur: il perçoit, contre lui, le battement d'un cœur. Une pulsation authentique et primitive, qui s'emballe puis se calme, ravivant au creux du corps une mémoire prénatale. On doit cette expérience inédite à la plasticienne genevoise Anne Blanchet. Comme vingt-cinq autres artistes, vedettes ou jeunes talents, elle a été invitée par l'association heart@geneva à investir un lieu emblématique de la cité.

Conçues essentiellement *in situ*, plus de quarante œuvres ont conquis jusqu'à la fin de l'été musées, églises, hôtels ou trottoirs. Le piéton peut les contempler au gré d'une promenade allant du Musée international de la Croix-Rouge à l'église lancénienne Notre-Dame des Grâces, en passant par l'Espace Hippomène, la Maison du Corbusier, la place Sturm ou encore le Mamco.

Glamour à Saint-Joseph

«L'idée est de permettre aux Genevois de découvrir des coins de ville qu'ils ne connaissent pas ou de porter sur d'autres un œil neuf, sourit Marietta Bieri, commissaire de cette singulière exposition. On donne aussi l'opportunité à des artistes peu connus de montrer leur travail. Toutes les œuvres sont visibles gratuitement!» Et de fort belles rencontres émaillent cette déambulation estivale.

A la place de Longemalle par exemple, on croise *Liquid Walking Woman* et *Selfie*, deux femmes statufiées par Andy Denzler. Figée dans le bronze, la seconde, en se tirant le portrait avec son portable, se livre à une activité qu'un essaim de touristes pratique concomitamment à ses pieds – sans toujours prendre la mesure du comique de la situation. A l'Hôtel Métropole, une élégante photo de Béatrice Helg s'est fondue dans les ors du lobby tandis que Philippe Cramer a insufflé une pointe de glamour dans la vénérable église Saint-Joseph. Pavé de cristaux scintillants, le *Banc Carats* du célèbre designer chatoie sous une sobre fresque figurant saint Antoine de Padoue et saint François d'Assise, peu connus pour leur inclination au luxe.

Un véritable parcours artistique



Cliquez pour agrandir

Les jeux de reflets ont d'ailleurs atteint jusqu'à l'autel de l'auguste cathédrale Saint-Pierre, derrière lequel trône une immense toile moirée de Stéphane Kropf. Dans la cour du Musée d'art et d'histoire (MAH) enfin, on retrouve le motif du cœur, avec un duo de sculptures miroitantes imaginées par Claudio Colucci et Olaf Breuning. La récurrence de ce symbole souligne l'ambition philanthropique de heart@geneva: le 5 septembre, l'ensemble des créations sera mis aux enchères en faveur de dix organisations caritatives genevoises. La manifestation, quant à elle, pourrait être reconduite tous les deux ou trois ans.

heart@geneva Jusqu'au 31 août dans divers lieux de Genève. www.heartgeneva.ch

Une girafe entre mode et science



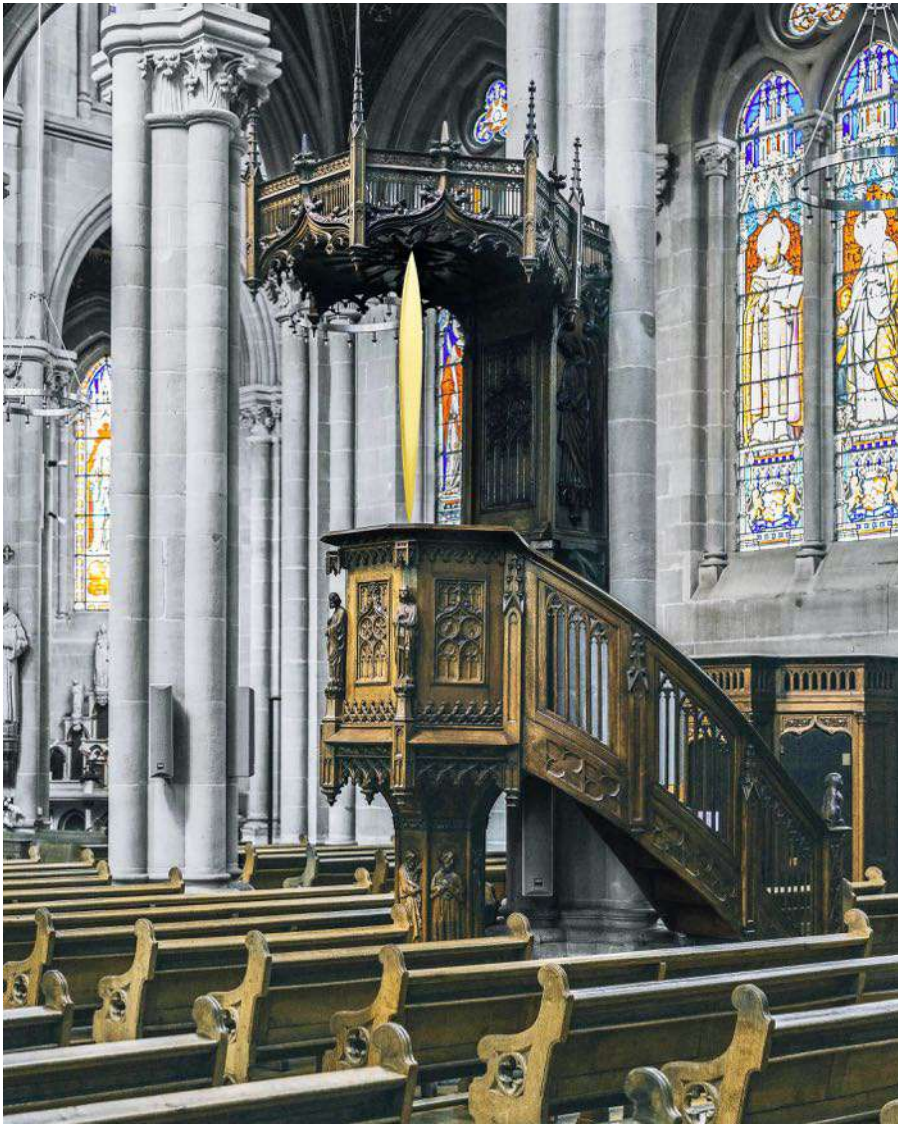
Dans le hall du Campus Biotech, à Sécheron, deux hautes vitrines attendent le visiteur. A l'intérieur, les squelettes des deux paires de pattes d'une girafe. Ils forment comme un portique d'accueil pour qui veut pénétrer dans le centre de recherche scientifique, à mi-chemin entre le cabinet de curiosités et la devanture d'une boutique de luxe. Intitulée *Les accessoires de la marche*, l'œuvre, réalisée spécialement pour le lieu par Christian Gonzenbach, est conçue comme un écho à la vaste structure qui l'abrite. «Au niveau formel, mes vitrines sont une mise en abyme de la grande coque en verre du bâtiment, explique l'artiste genevois. Quant à leur contenu, j'ai pris au sens littéral le principal objet d'étude du Campus Biotech: l'architecture du vivant.» Le spectateur contemple donc ce qui tient debout la plus grande créature terrestre et plonge dans la magie de l'évolution. La mise en scène de ces os gigantesques – 2,4 mètres du sabot à l'épaule – permettant la déambulation majestueuse de cette créature que les zoologues des temps anciens appelaient caméléopard, joue sur le rapport ambigu entre science, musée et mode. Ces «accessoires de la marche» poussés à l'extrême, d'une longueur inégalée dans le règne animal, ne constituent-ils pas les plus démesurés des escarpins?

Cités miniatures en miroir



C'est la star incontestée de la Maison Tavel: sous les combles du musée, le Relief Magnin offre un saisissant aperçu de la Cité de Calvin en 1850. Durant l'été, quatre photographies d'Ursula Mumenthaler se sont invitées aux côtés de la maquette née du génie de l'architecte Auguste Magnin. Tirées de sa série *Area*, exécutée en 2016, elles montrent, elles aussi, des villes miniatures. Mais des villes fantasmées, souvent vues d'en haut et nichées au cœur de paysages de fin du monde. «Les images de catastrophes naturelles qu'on voit dans la presse m'inspirent beaucoup, détaille l'artiste argovienne, qui vit et travaille à Genève. Elles sont évidemment dramatiques, mais en même temps, il émane d'elles une grande beauté.» Ainsi de *Bassin bleu* (ci-dessus), où une agglomération, semblant avoir été engloutie par les flots, prend des airs d'Atlantide à la fois féerique et sépulcrale. Pour créer ses tableaux photographiques, Ursula Mumenthaler fabrique d'abord des maquettes à l'aide de boîtes de thé ou de biscuits, puis elle appose sur ces modèles réduits d'immeubles les clichés de véritables façades pris au gré de ses déambulations urbaines. Elle immortalise ensuite ces panoramas et leur superpose une image de paysages réels – bosquets, monts enneigés, eaux frissonnantes. Colonisées par les éléments, ces villes, dont les bâtiments abandonnés suggèrent une civilisation perdue, paraissent avoir été vaincues par la nature. Et provoquent, simultanément, l'émerveillement et l'effroi.

Une lame d'or prend langue avec le divin

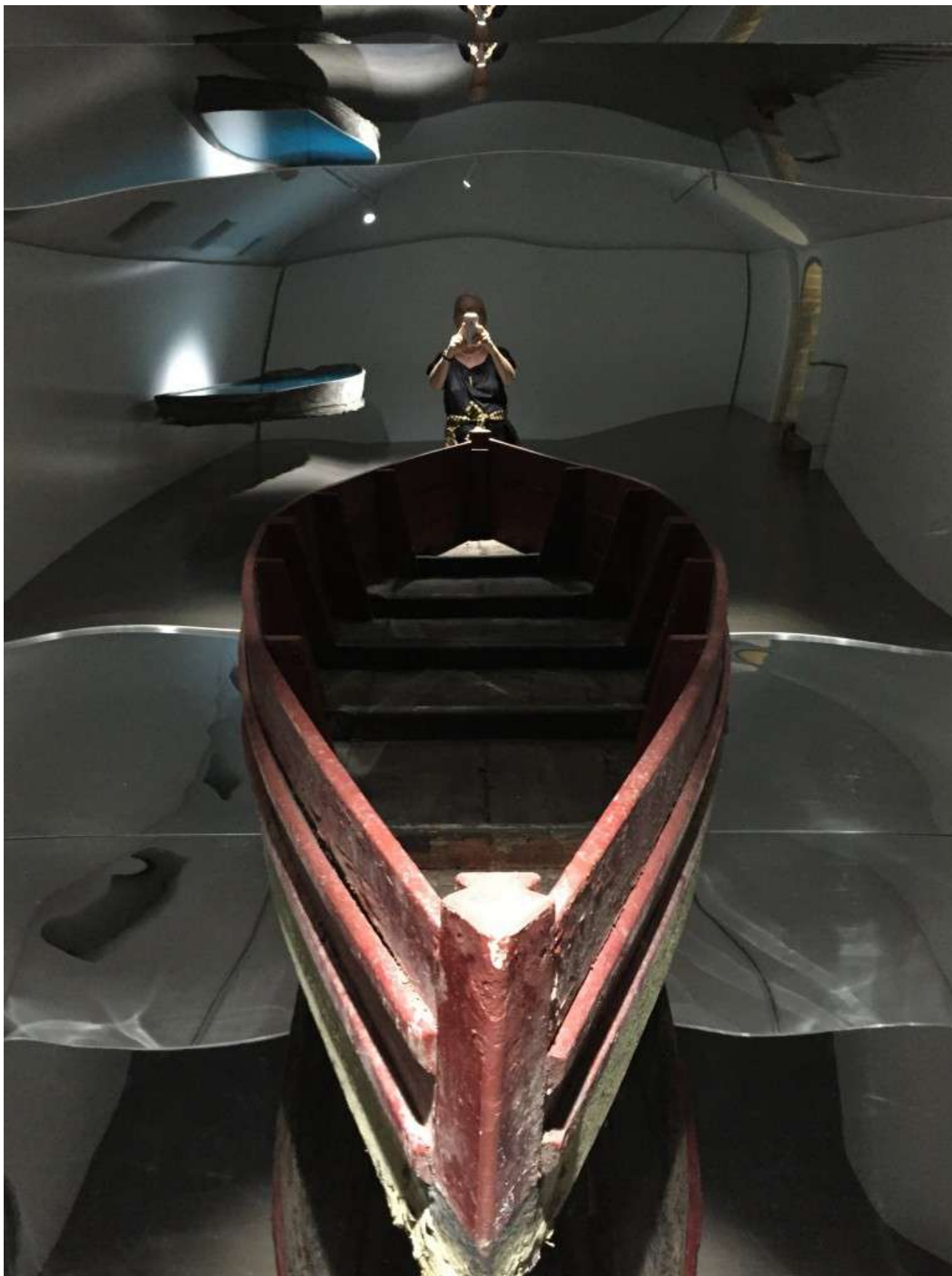


Dans les églises, elle constitue le lieu éminent du verbe, même si, de nos jours, elle n'est plus guère investie qu'à Pâques. Dans la basilique Notre-Dame, à Cornavin, la chaire accueille pourtant jusqu'au 31 août un hôte hiératique dont la fière et blonde stature figure les atours du prédicateur. Cette *Lame* dorée, façonnée par Marc Couturier, paraît relier la terre au ciel comme le prêche met en communion les fidèles avec le divin. «Chez les catholiques, la chaire est l'endroit de la parole, là où le prêtre est en connexion avec Dieu, souligne le plasticien français. Cette lame prend la forme des langues de feu qui descendirent sur la tête des apôtres le jour de la Pentecôte et qui leur permirent de comprendre toutes les langues de la terre.» Cette pièce sculptée en bois de samba puis dorée à la feuille a été réalisée pour l'occasion. Son lustre satiné et ses contours limpides contrastent avec le bois sombre et ouvragé dans lequel elle s'insère. La lumière dont le soleil, à travers les vitraux, baigne cette œuvre remarquable permet des reflets différents selon l'heure du jour. «Au milieu de l'après-midi, la colombe qui orne l'abat-voix (*ndlr: le dais qui est placé au-dessus de la chaire pour renvoyer la voix du prédicateur vers l'assistance*) en est tout éclairée», souligne Marc Couturier. Une autre *Lame* de l'artiste, horizontale cette fois car inspirée des nuages oblongs qui s'étirent dans le ciel au crépuscule, est actuellement visible à l'Espace Muraille, à la place des Casemates. Laquelle galerie présente une seconde installation du créateur pour heart@geneva, beaucoup plus végétale.

John Armleder fait des bulles



Une pièce très actuelle s'est immiscée dans l'auguste collection du Musée Barbier-Mueller. Au fond de la galerie du premier étage, une curieuse bulle affleurant à la surface d'une flaque de verre coudoie avec la vaisselle antique. Intitulée *A Jean-Paul Barbier* et conçue par le plasticien genevois John Armleder, cette sculpture reprend en trois dimensions la bulle que le pinceau de Konrad Witz, en 1444, fait flotter sur l'onde du Léman dans sa *Pêche miraculeuse*. L'œuvre renvoie également à l'immense toile iridescente que Stéphane Kropf a installée pour heart@geneva dans le chœur de la cathédrale Saint-Pierre: baptisée *Situated Knowledge (Witz)*, elle évoque, elle aussi, le panneau du célèbre retable aujourd'hui exposé au MAH. «J'ai contacté le verrier avec lequel je travaille à Bâle pour qu'il laisse libre cours à son imagination sur la base des images dont Stéphane s'est servi pour son tableau, explique John Armleder. Il y en aura probablement plusieurs versions. Pour moi qui aimerais toujours que l'art ne signifie rien, je trouvais intéressant de placer cette sculpture de verre au milieu d'objets qui ont eu toutes sortes de fonctions à toutes sortes d'époques.» Effectivement, la lecture en devient à la fois multiple et illusoire. Ou quand la spéculation esthétique se fait aussi légère qu'une bulle. (TDG)



Barque-miroir. Barque en bois transformée, miroir, niche, 500x320x220, vue de l'installation à l'Espace Muraille, 2017 (vue de face).

La seconde barque à l'Espace Muraille s'oppose en tout point à la simplicité hiératique de la première, pour entraîner le visiteur dans une débauche baroque de reflets. C'est une demi-barque comme celle de Brou, dont la peinture rouge

est décolorée sur la partie autrefois immergée. Le miroir ici semble fait d'un matériau métallique très brillant qui tapisse entièrement le fond d'une vaste niche aux angles arrondis, et qui couvre également sol et plafond. La barque, de ce fait, n'est pas seulement complétée et refermée par son reflet, mais son image se démultiplie et se disperse tout autour d'elle, en fonction des mouvements du spectateur, comme dans un kaléidoscope. Tandis que les reflets du cadre blanc qui délimite la niche et celui des sutures visibles du revêtement miroitant se mettent à onduler, tels des vagues pressant de nouveau le flanc de l'esquif. Cette œuvre mystérieuse et puissante, mais instable, agitée, qui se transforme au moindre de nos déplacements, qui renchérit sur l'illusion à la façon d'un palais des mirages, brille, me semble-t-il, au sein d'une œuvre dont l'aspiration mystique est clairement affirmée, d'un éclat soudainement profane.



Barque-miroir (vue de biais).

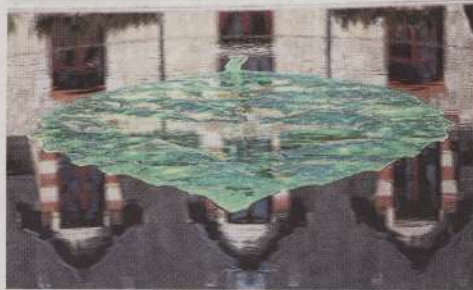
Mais cette oscillation est peut-être un des traits récurrents du travail d'un artiste dont on a pu écrire : « ... sous ses doigts le monde dans ses manifestations les plus immédiates, les plus élémentaires, se met subitement en quête d'un sens dans la nuit dont il cherche à s'extraire, d'un pacte entre le sacré et le profane. Comme toujours chez lui, ce dialogue incessant entre le ciel

arts et nature

Le fil conducteur de Marc Couturier

Reffet de la passion de Marc Couturier pour l'arbuste aucuba, l'exposition " Tremblement de ciels " se ressent de la Cour de la ferme jusqu'aux profondeurs du château.

Bien qu'il soit originaire d'Asie, l'aucuba est assez commun dans nos contrées. Sans doute avez-vous déjà croisé, sans vraiment le voir, cet arbuste tacheté. Marc Couturier, lui non plus, ne lui avait certainement pas prêté beaucoup d'attention avant le jour où il s'est penché sur quelques feuilles que lui avait données une nièce disparue. « Je me suis mis à regarder ces petits végétaux et j'ai trouvé cela formidable », se rappelle-t-il. Ce qu'il y a vu, c'est un univers rempli de constellations. « Marc Couturier est un véritable poète, résume Chantal Colleu-Dumond, directrice du Domaine. Il considère qu'avec les aucubas, il y a plus d'étoiles sur terre qu'il n'y en a dans le ciel. » Dès lors, l'artiste mystique - et déjà mythique - s'est mis à développer autour de



L'exposition de Marc Couturier prend la forme d'une promenade poétique mêlant les thèmes de l'eau et de l'aucuba.

l'arbuste un vaste travail qui, de par son rapport à la nature, ne pouvait pas laisser Chantal Colleu-Dumond indifférente. Répondant à l'invitation de la directrice, Marc Couturier s'est rendu pour la première

fois sur le domaine à la fin de l'été 2015. Lors de la visite, plusieurs lieux l'ont séduit. « Nous sommes tombés d'accord sur le fait que Chaumont était l'endroit idéal pour développer une exposition d'envergure autour

de l'aucuba », raconte-t-il. Le résultat prend la forme d'une promenade poétique qui explore le domaine en même temps que l'univers artistique de Marc Couturier. Devant le pédiluve de la Cour de la ferme, une lame d'or pointée vers le ciel ouvre le voyage ; fichée dans un mur des profondeurs du château, une autre dirige le visiteur vers son ultime étape.

De l'aucuba à " l'eau de l'âtre "

Entre les deux, Marc Couturier a émaillé le parcours de déclinaisons artistiques autour de l'aucuba, qui peuvent prendre la forme aussi bien de vitraux que d'un vaste tapis circulaire (prêté par le Mobilier national), d'un fauteuil de Starck ou encore de lavis et de pastels... Et puis, il y a l'eau du pédiluve

que le « Tremblement de ciels » a dispersée sur l'exposition qui porte son nom. On la retrouve arborant les reflets de l'aucuba dans des tonneaux que l'artiste est allé chercher sur le proche domaine viticole des Grandes Espérances, à Mesland, formant une installation « où le vin est transformé en eau plutôt que l'inverse ». Elle se décline également en de délicates flaques - « des aquarelles prises au pied de la lettre, avec beaucoup d'eau et un peu de couleur » - qui ornent le sol de la dernière salle de l'exposition. Ne manquez pas, surtout, de plonger votre regard dans celle disposée au fond de la cheminée. Vous y verrez, en passant « dans l'eau de l'âtre », une dernière émanation de l'aucuba, cet arbuste que, désormais, vous ne croiserez plus sans le voir.

narthex

ART SACRE. PATRIMOINE. CREATION

L'art contemporain fait vibrer la nature du Domaine de Chaumont-sur-Loire

Publié le : 22 Juin 2016

En parallèle de la 25ème édition de son Festival International des Jardins, le Domaine de Chaumont-sur-Loire a ouvert ce printemps sa 8ème Saison d'art. En 2016, 14 nouveaux plasticiens, photographes et vidéastes ont été invités à s'approprier l'incontournable « Centre d'Arts et de Nature ». Leurs œuvres monumentales se fondent ou surgissent ; font vibrer le parc historique dans une célébration des 4 éléments. Cette année encore, de grandes figures sont au rendez-vous, comme le britannique Andy Goldsworthy, l'un des artistes majeurs du Land Art (l'art dans la nature).



Chef de file du Land Art avec l'Américain Robert Smithson, le Britannique Richard Long et l'Allemand Nils-Udo, Andy Goldsworthy a posé son empreinte à Chaumont-sur Loire. Comme à son habitude, il a choisi des matériaux locaux : de l'ardoise provenant des carrières de Trélazé, près d'Angers, employée jadis pour les toitures des châteaux de la Loire. Avec elle, il réalise un cairn de 3 mètres de haut, (un empilement de roches de forme ovoïde), qu'il « plante » sur une souche de platane aux branches rebelles.

« C'est une sculpture vivante. Elle sera peu à peu « enlacée » par les branches de l'arbre. Plus l'arbre deviendra grand et fort, plus la sculpture le deviendra aussi. » Ainsi année après année, pierres et végétal s'entrelaceront en s'épousant. L'artiste environnemental prévoit de revenir chaque année pour voir évoluer sa création in situ : l'art de Goldsworthy rend compte de ses recherches sur les effets du temps, sur la relation entre les hommes et leur environnement naturel, et sur la beauté du

déclin et de la régénération.

ANDY GOLDSWORTHY, CHAUMONT CAIRN, 2016, CHAUMONT-SUR-LOIRE, FRANCE © ANDY GOLDSWORTHY, PHOTO CREDIT : ERIC SANDER



INSTALLATION DE GIUSEPPE PENONE POUR LE DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE, 2016 ©ERIC SANDER

Et du Cairn d'Andy Goldsworthy à l'œuvre de Giuseppe Penone, il n'y a qu'un pas : l'artiste italien fasciné par le mystère et la puissance des arbres, interroge lui aussi avec poésie le rapport entre l'homme et la nature, de l'empreinte du temps sur les éléments. Dans la continuité de son installation réalisée pour Chaumont-sur-Loire en 2012, -un moulage de sa main enserrant l'écorce d'un jeune arbre -, il encastre cette fois le moulage dans un arbre de bronze de trois mètres de haut.

Il explique : « L'arbre est une matière fluide qui peut être modelée. Le vecteur principal est le temps : l'homme a une temporalité différente de celle d'un arbre ; en principe, si on empoignait un arbre et qu'on avait la constance de ne pas bouger durant des années, la pression continue exercée par la main modifierait l'arbre. » Comme le note Chantal Collet-Dumond, directrice du Domaine : « c'est un observateur infatigable des forêts, il perçoit et restitue les messages, les forces enfouies, les énergies inscrites dans le bois, invisibles à l'œil nu ».





TREMBLEMENTS DE CIEUX, INSTALLATIONS DE MARC COUTURIER POUR LE DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE, 2016 © ERIC SANDER

Véritable poète, Marc Couturier, lui aussi, décèle de fascinantes parentés secrètes entre les choses et donne à voir un merveilleux qui échappe au regard. Au Domaine de Chaumont, il dissémine à plusieurs endroits des signes de piste pour un « voyage végétal et sidéral ». « Il y a un début et une fin, avec un fil conducteur qui est la feuille d'aucuba.



TREMBLEMENTS DE CIEUX, INSTALLATIONS DE MARC COUTURIER POUR LE DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE, 2016 © ERIC SANDER

C'est un arbuste originaire d'Asie centrale et du Japon, fréquent dans nos jardins publics, que tout le monde connaît mais que personne ne regarde ». Considérant les étoiles posées sur leurs feuilles tachetées, il prétend qu'avec toutes ces étoiles végétales, il existe des millions de corps célestes sur terre. C'est ainsi que selon lui, « le ciel descend sur terre et que la terre devient ciel ».



INTÉRIEUR, HESPÉRIDES, PAULINE BAZIGNAN, 2016 © ERIC SANDER

Pour son installation constituée d'un ensemble de sculptures en céramique, Pauline Bazignan s'est inspirée du lieu où elle est exposée : « Intérieur, Hespérides me fait penser à un ciel étoilé, c'est une constellation. C'est dans un jardin qu'on observe les plus beaux ciels ».

Laurent Le Bon, directeur du Musée national Picasso, raconte le processus de création de Pauline Bazignan: « elle s'est attachée à rendre sensible l'invisible, la face cachée des choses. Après avoir épluché l'écorce d'une orange, l'artiste reconstitue avec précaution cette enveloppe organique et la remplit de terre liquide pour en révéler le vide et les aspérités. L'écorce brûle, la terre fusionne et de ce feu révélateur naît une série de céramiques. Les moules d'agrumes évidés deviennent des intérieurs écos, jouant sur les rapports entre le perceptible et l'imperceptible, l'apparence et l'essence. [...] Intérieur semble être le produit d'un happening de l'empreinte. »



PLEASANT PLACES, DAVIDE QUAYOLA, AUDIOVISUAL INSTALLATION, 2015 - © QUAYOLA

Afin de « créer des objets de contemplation qui questionnent de nouveaux modes de pensée, d'appréhension, d'autres moyens d'observer ce qui nous entoure », Davide Quayola utilise le video mapping (une technique de projection vidéo qui prend en compte les volumes sur lesquels se posent les images et permet de souligner en lumière certains éléments d'un objet 3D et de l'animer.)

PHOTO

Marc Couturier crie (Sainte-)Victoire

PAR HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX · LE JOURNAL DES ARTS

LE 2 JUILLET 2014 - 543 mots

L'artiste déplace dans sa galerie parisienne des signes trouvés dans l'environnement urbain.

PARIS - Il n'y a qu'à Marc Couturier que ce genre d'histoires peut arriver. En juin 2013, il est invité à Aix-en-Provence pour préparer l'exposition « Trésors de Beisson » qui sera présentée six mois plus tard, avec des œuvres de Jean-Michel Othoniel, au Musée Granet. Couturier arrive un jour à la gare où une voiture doit venir le chercher. Mais pas de voiture. Reste la navette qu'il faut prendre dans la gare de TGV à la porte... Paul-Cézanne. Il découvre, de l'autre côté de la voie de circulation, seize panneaux verticaux en béton, sur lesquels il repère les traces laissées par la carrosserie des bus, lesquelles lui font immédiatement penser aux derniers dessins de Cézanne, ceux de 1906. Il revient le lendemain pour photographier les panneaux avec Christophe Duranti. Face à l'étonnement d'une voyageuse, Marc Couturier lui répond qu'il fait des prises de vue de la Sainte-Victoire qu'il a dessinée. La ressemblance est tellement à s'y méprendre que la dame le félicite pour sa reproduction de la célèbre montagne et reconnaît, sur l'un des panneaux de gauche, le plateau des Sangles. Pour un Couturier qui a bâti une grande partie de sa démarche sur la rencontre inopinée de formes artistiques « prêtes-à-porter », l'imprimatur d'une Aixoise était vraiment du sur-mesure.

Depuis ses débuts en 1985, l'artiste (né en 1946 en Côte-d'Or, à Mirebeau-sur-Bèze) débusque en effet partout où il passe les traces, signes, textures, formes qui font sens artistique. Et il dénomme « Redressement » ces œuvres achéiropoïètes, c'est-à-dire « non faites de la main de l'homme ». Selon la jolie définition qu'il donne à cet acte de révélation de l'invisible, au sens fort d'épiphanie, « le redressement consiste à restaurer l'objet le plus délaissé, à faire que le moins que rien, l'inutile, l'incapable, l'inexistant

devienne le premier, à mettre en avant tout le potentiel qu'il contient ». Pour cela, il emprunte et déplace simplement sa trouvaille dans l'espace d'art (galerie, musée...) où il accroche telles quelles, ou encadrées – voir ses « Theatrini » –, ces petites boîtes composées de douelles de foudre (les planches courbes qui constituent un tonneau) toujours très suggestives. Il peut aussi en faire des photos, à l'exemple des seize panneaux d'Aix ici magnifiquement reprographiés à l'échelle 1 par l'éditeur Franck Bordas et regroupés sous l'intitulé « Le Tombeau de Cézanne », en référence au genre littéraire de l'hommage.

Un passeur

On l'aura compris, Marc Couturier, tel Charon sur son fleuve Achéron, est un passeur. Mais à la différence du fameux « nocher des Enfers » qui déplaçait ses ombres errantes vers le séjour des morts, l'artiste, qui a d'ailleurs souvent travaillé avec des barques, remonte, lui, vers le jour ces traces perdues et furtives et les rend visibles, par le biais du glissement, de l'analogie, de la métaphore.

Le prix des œuvres, lui, n'est pas redressé et va de 9 000 euros pour un panneau à 5 000 euros pour les pastels qui complètent l'ensemble et correspondent au second aspect de la démarche de Couturier, les œuvres réalisées de sa main.

MARC COUTURIER

Nombre d'œuvres : 21

Prix : de 5 000 à 9 000 € (ou 120 000 € les 16 panneaux)

Artindex : 432

MARC COUTURIER, LE TOMBEAU DE CÉZANNE

Jusqu'au 31 juillet et du 19 au 31 août, galerie rue Visconti, 17-19, rue Visconti, 75006 Paris, tél. 07 71 01 75 88, www.ruevisconti-editions.com, du mardi au samedi 14h-19h. (Des œuvres de Marc Couturier sont également présentées cet été dans les expositions « Formes simples » [lire p. 27] au Centre Pompidou-Metz et « Mémoires vives » à la Fondation Cartier.)

Cet article a été publié dans Le Journal des Arts n°417 du 4 juillet 2014, avec le titre suivant : Marc Couturier crie (Sainte-)Victoire

**CINÉMA(/CINEMA.58) + MUSIQUE(/MUSIQUE.59) + LIVRES(/LIVRES.80) + SCÈNES(/THEATRE.28) + ARTS(/ARTS.99964) + IMAGES(/IMAGES.100296) + LIFESTYLE(/VOUS.15)
+ MODE(/MODE.99924) + BEAUTÉ(/BEAUTE.100215) + FOOD(/FOOD.100293)**

CRITIQUE

NATURE ET RATURES CHEZ MARC COUTURIER

Par [Henri-François Debailleux \(http://www.liberation.fr/auteur/1901-henri-francois-debailleux\)](http://www.liberation.fr/auteur/1901-henri-francois-debailleux)
— 20 août 2012 à 21:37 (mis à jour le 21 août 2012 à 11:08)

In situ . L'artiste est au musée de la Chasse, à Paris.



Tapis «Aucuba» (2005) de Marc Couturier. Photo S.Durand / Musée de la Chasse et de la Nature

Il y a dans l'exposition de Marc Couturier (né en 1946 à Mirebeau-sur-Bèze, Côte-d'Or), au musée de la Chasse et de la Nature, une installation très étonnante, intitulée *Vous êtes ici* et datée 1989-2003. Propriété de la Fondation Cartier, elle a été vue dans le cadre de «Versailles off» en 2004 mais n'avait encore jamais été montrée à Paris. Présentée ici dans la salle dite de l'Antichambre, elle évoque cinq orangers dans cinq bacs.

L'œuvre est à la fois une prouesse technique et une splendide métaphore. Les bacs sont réalisés en porcelaine, en biscuit précisément, ce qui à cette taille est un miracle. Ils sont surmontés de petits cabochons qui évoquent les hauts lieux spirituels de la terre : Machu Picchu, Delphes, Kyoto... comme une cartographie du sacré. Les bacs semblent remplis d'une eau bleue : il s'agit en fait des plaques de porcelaine teintées du fameux bleu de Vincennes, qui fut le premier bleu fait par la manufacture de Sèvres. Les troncs sont en bronze, les feuilles en feuilles de bronze toutes patinées une à une et les oranges en barbotine luisent comme des étoiles.



Infraad invented by Teads

Vous êtes ici est une vue de très haut, de très loin, de notre univers dont elle inverse les lois, le fragile supportant ici le lourd. Elle introduit parfaitement à l'une des autres pièces majeures de l'expo, *Aucuba*. Installée dans le salon de Compagnie, celle-ci suggère également l'univers sidéral et met de même le monde cul par-dessus tête en faisant apparaître la voie lactée sur un immense tapis de Savonnerie fait aux Gobelins (Cinq ans de travail). Circulaire (4,20 m de diamètre) et légèrement surélevé, il reprend le motif des feuilles d'aucuba chères à l'artiste qui lui ont aussi servi à réaliser des films électrostatiques appliqués sur les fenêtres ainsi transformées en vitraux.

Après l'univers, la création du monde : l'immense *wall drawing* que Marc Couturier a réalisé sur les murs de la salle d'exposition temporaire, durant cinq nuits, prend en effet pour sujet *le Troisième Jour*. Un mur tout blanc pour l'éclat lumineux et les autres couverts de graffiti, de bifures, ratures (geste et rythme), qui lorsqu'on prend un peu de recul dessinent là une pièce d'eau qui frémit, ailleurs un chemin, de l'herbe, des plantes, des arbres fruitiers, comme Dieu l'a voulu selon la mythologie biblique. Marc Couturier, lui, a en plus laissé sur les plinthes le dépôt du graphite, histoire de souligner d'un trait noir qu'il s'agit bien d'une création. Dans la salle d'à côté, il a mis sa fameuse demi-barque suspendue à un miroir ; ce qui, par reflet, en fait une entière. Selon le point de vue on a l'impression qu'elle traverse le paysage précité.

Marc Couturier a d'autre part jalonné tout le parcours de ses *Redressement*, ces œuvres acheiropoïète, autrement dit «non faites de main d'homme», qu'il s'amuse à débusquer dans la réalité quotidienne. On découvre ainsi une petite plaque de bois où l'on peut voir un phare dans le brouillard au bord de la mer, une image faite de traces d'humidité et de restes de peinture. Ou encore ces *Theatrini* composés de douelles de foudre, ces planches courbes qui constituent un tonneau.

Plus loin, un couvercle transparent, sur lesquels les traces d'un rouge turc figurent une tête de chien, est logiquement présenté dans le salon des Chiens aux côtés, notamment, d'une maternité de chiens peinte par Jean-Baptiste Oudry. Il faut de même être attentif pour ne pas rater ce *Redressement vert*, la planche discrètement accrochée sur laquelle Couturier a fait la patine des fleurs d'orange et qui donne lieu à un surprenant paysage.

C'est avec beaucoup de subtilité et de discrétion que Marc Couturier a essayé ses œuvres en se glissant au sein des collections. Un travail sur les thèmes du glissement, du décalage, du passage pour débusquer et révéler les pistes de l'imaginaire et de la poésie à partir d'un réel insoupçonné, et qui se trouve ici comme chez lui.

[Henri-François Debailleux \(http://www.liberation.fr/auteur/1901-henri-francois-debailleux\)](http://www.liberation.fr/auteur/1901-henri-francois-debailleux)

[Le troisième jour Marc Couturier au musée de la Chasse et de la Nature, 62 rue des Archives, 75003, Paris du 2 septembre. Rens : www.chassenature.org \(http://www.chassenature.org\)](http://www.chassenature.org/)

narthex

ART SACRÉ. PATRIMOINE. CREATION

La Croix et la Gloire de Marc Couturier à Notre-Dame de Paris

Publié le : 30 Août 2010

Au cœur de l'un des lieux des plus visités au monde, la cathédrale Notre-Dame de Paris avec ses 13 millions de visiteurs par an, se trouve depuis quinze ans l'une des œuvres les plus réussies de l'art sacré de notre temps. Il s'agit de la Croix et la Gloire de l'artiste Marc Couturier, réalisées et placées dans le chœur de la cathédrale en 1994.



VUE DE L'ENSEMBLE DU CHOEUR, PIETÀ DE NICOLAS COUSTOU, XVIIIÈ SIÈCLE ET CROIX ET GLOIRE DE MARC COUTURIER, XXIÈ SIÈCLE (C) R.M

Face au chœur, situons l'œuvre. D'abord, le Vœu de Louis XIII, mise en place durant le règne de Louis XIV : Derrière l'autel principal, la *Pietà* de Nicolas Coustou de 1723 siège sur la scène, tandis que les anges veillent de chaque côté. À gauche, agenouillée, *Louis XIV*, sculpté par Coysevox et à droite, *Louis XIII*, sculpté par Guillaume Coustou, les deux datant de 1715. Une croix dorée juste derrière la *Pietà* monte majestueusement au-dessus de cette scène, encadrée harmonieusement par l'arche qui l'entoure. **Un halo - un rayon de lumière, la gloire sous forme de lame - semble flotter juste au-dessus de la croix, comme une couronne : c'est la Croix et la Gloire de Marc Couturier.**

L'œuvre est le résultat d'une commande et l'artiste a été choisi parmi un groupe de quatre candidats pour la créer dans le cadre d'un concours initié par le Diocèse de Paris en partenariat avec la Commande publique de l'État. Les autres artistes-candidats étaient Christian Boltanski, Lucian Fabro et Piotr Kowalski, tous connus au niveau international pour leur travail dans le champ des arts plastiques (mentionnés ici pour expliciter le niveau du concours et l'importance de la commande). **Le but officiel de la commande était de remplacer la croix disparue pendant les travaux conduits par Viollet-le-Duc au XIXe siècle pour redonner à la cathédrale son caractère «gothique».**



VUE DE L'ENSEMBLE DU CHOEUR, PIETÀ DE NICOLAS COUSTOU, XVIIIÈ SIÈCLE ET CROIX ET GLOIRE DE MARC COUTURIER, XXIÈ SIÈCLE © NOTRE- DAME DE PARIS

Le projet a été pensé et dessiné par Marc Couturier avec le soutien de son ami et confident, l'Abbé Louis Ladey (1910-2003). *La Croix* est une structure sculptée en bois recouverte à la feuille d'or, réalisée par l'artiste à la prestigieuse Fondation Coubertin. Elle est dépourvue d'ornementation, ses angles sont arrondis. Son élégance aérodynamique et sa simplicité font qu'elle se glisse dans son environnement sans attirer immédiatement l'attention sur elle-même.



CROIX ET GLOIRE DE MARC COUTURIER, XXIÈ SIÈCLE © NOTRE- DAME DE PARIS

Elle s'élève à une hauteur de six mètres, mais cela ne se remarque guère car elle s'ancre derrière la *Pietà*, à la base du dos de celle-ci. Elle peut être observée depuis la chapelle du Saint Sacrement, située derrière le chœur. Seulement de ce point de vue-là est il possible de se rendre compte à quel point cette croix est immense, imposante. Également visible depuis ce point de vue est sa finition exceptionnelle et tout à fait de nos jours.



PIETÀ DE NICOLAS COUSTOU, XVIIIÈME SIÈCLE ET CROIX ET GLOIRE DE MARC COUTURIER, XXIÈME SIÈCLE
© NOTRE-DAME DE PARIS - M. STEINMETZ

La Gloire, l'objet-halo au-dessus de la croix, est en fait une longueur de bois présentée à l'horizontale, sculptée et couverte à la feuille d'or blanc, suspendue pour donner l'impression qu'elle est en lévitation. Elle rappelle subtilement la forme d'un poisson, presque plate à l'extrémité qui serait sa « queue », plus large à l'autre extrémité. Marc Couturier évoque le symbolisme du poisson, signe de reconnaissance entre les premiers chrétiens, avec le nom de Jésus correspondant au mot grec pour le poisson, ΙΧΘΥΣ. Elle est ainsi une interprétation unique de la *Gloire* traditionnelle, cette auréole ou nuée qui entoure parfois les représentations des Christs et des Crucifixions dans l'art.

La Gloire de Couturier mesure 193 cm de large, la même longueur que les bras étendus de Marie agonisante de la Pietà en-dessous d'elle. En effet, l'attention que Couturier a donné à l'espace sculptural et architectural autour de la *Croix* et la *Gloire* concourt également au succès de l'œuvre.



MARC COUTURIER, LAME, EXPOSITION APOLLONIA, STRASBOURG, 2009 (C) KLAUS STOBÉR



MARC COUTURIER, LAME, MONASTÈRE ROYAL DE BROU, 2005-2006 (C) ED. EREME

L'origine de la forme de la *Gloire* n'est pas une anomalie dans l'œuvre de Marc Couturier, elle fait partie de l'une des types de réalisations que Marc Couturier qualifie de *lame*. Par le biais de ce mot, avec le concept et la sorte d'objet qu'il nomme, Marc Couturier fait également l'allusion au mot *lâme*. Les *lames* de Marc Couturier sont faites de bois, de pierre ou de métal, sont monumentales et accrochées au mur de manière à sembler flotter, ou sont petites et insérées dans des espaces plus intimes, ou encore installées à la verticale, semblant tenir toutes seules debout. Elles sont gracieuses, poétiques, mystérieuses. L'artiste a décrit la *Croix* de Notre-Dame comme le lien, la rencontre, entre deux *lames*, l'une horizontale, l'autre verticale. La mort et la résurrection du Christ ?

La *Croix* et la *Gloire* de Couturier témoignent du Christ ressuscité, l'œuvre s'intégrant parfaitement à l'espace auquel elle est destinée. Cette constatation prouve que les œuvres de notre siècle ne sont ni ridicules, ni prétentieuses ou démodées si l'artiste leur a donné le sens du lieu. En effet, les œuvres d'une qualité esthétique exceptionnelle, contemplatives, de notre temps et capable de bien vieillir, sont possibles. Nous en avons ici la preuve.

Inge Linder - Gaillard

Comité Artistique de Narthex

Septembre 2010

Notes :

Marc Couturier a également dessiné un autel où figure l'une des ses *lames*, pour l'église Saint-Denys du Saint-Sacrement, 3e, Paris (1995) et une série de vitraux remarquable pour l'église Saint-Léger du village bourguignon Orsilly (1994-95).

CET ARTICLE VOUS A PLU ?

Recevez deux fois par mois les dernières actualités de Narthex en vous inscrivant ici à sa Newsletter!

Voir tous les articles de Aménagement des églises

Mots-clés associés :

création , cathédrale , architecture , église , lieux de culte , art contemporain , Marc Couturier , espace ,

Ajouter un commentaire

Nom Commentaire

Avant de valider votre commentaire répondez à la question suivante :

10 + 4 ?

Marc Couturier

Robert Fleck



Édition électronique

URL : <http://critiquedart.revues.org/895>
ISBN : 2265-9404
ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS)
Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2007
ISBN : 1246-8258
ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Robert Fleck, « Marc Couturier », *Critique d'art* [En ligne], 29 | Printemps 2007, mis en ligne le 31 janvier 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://critiquedart.revues.org/895>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

Archives de la critique d'art

Marc Couturier

Robert Fleck

RÉFÉRENCE

Marc Couturier, Paris : Ereme, 2006

- 1 Marc Couturier est l'artiste français le plus engagé, depuis une vingtaine d'années, pour un symbolisme contemporain. Cette monographie est la première grande étude sur l'artiste et son œuvre. Elle comporte trois parties : une véritable rétrospective de l'artiste, sur une centaine de pages de photographies d'œuvres *in situ*, non commentées ; une étude d'Anne Dagbert sur le déroulement et l'œuvre de l'artiste ; ainsi qu'une analyse par Jean-Michel Phéline (également auteur de photographies dans le livre) sur *Croix et Gloire*, une commande publique religieuse de Marc Couturier, à Notre-Dame de Paris.
- 2 Cette œuvre est issue d'une véritable révélation, vécue en 1984. Marc Couturier se consacrera à l'art à partir de l'appropriation d'un objet du monde existant, et de son « auratisation » par une exposition à Belfort. Cette décision, à l'âge de 38 ans, provoque un second paradoxe : il s'agit d'emblée d'une « œuvre tardive », par la sagesse, la liberté formelle et l'usage symboliste ou auratique du vocabulaire formel issu du Minimalisme et de l'Art conceptuel. Par leur maîtrise formelle, et leur liberté —celle d'un autodidacte— les œuvres de Marc Couturier rappellent celles d'un autre grand autodidacte de l'art contemporain, Franz West, venu également tardivement à l'art de la sculpture et, à quelques mois près, le contemporain immédiat de Marc Couturier. L'origine autodidacte, Marc Couturier la partage en France avec Jean-Pierre Raynaud, tandis que Christian Boltanski, l'autre grand symboliste, est issu d'une socialisation artistique très différente.
- 3 L'étude détaillée et documentée d'Anne Dagbert cerne très bien les idées directrices de cette œuvre et leur inscription dans la chronologie de l'art contemporain en France depuis les années 1980. « La démarche de Marc Couturier : rendre visible et matérialiser une spiritualité toute personnelle », inaugurée par l'exposition d'une *Barque de Saône* à Belfort en 1985, élabore ensuite « une pensée relationnelle nouvelle dans le champ du

sacré ». Incarnant la figure, devenue rare, d'un artiste catholique croyant, Marc Couturier arrive à toucher, par ses œuvres, un public détaché, voire des personnes profondément anti-cléricales. Sa « posture post-romantique -celle de l'artiste démiurge et inspiré » (A. Dagbert), comparable en cela à Mario Merz ou Franz West, ne l'explique qu'à moitié.

- 4 La clé de cette œuvre -parfaitement décrite par Anne Dagbert- réside dans l'amour du jeu de mots, de la « similitude phonétique entre les noms et les correspondances de dates ». D'où le côté « inhabituel » de cette œuvre, et la proximité avec l'œuvre de Raymond Hains que Marc Couturier n'a pas fini de croiser depuis Marie-Claude Beaud et la Fondation Cartier, jusqu'à la gare de Gael en 2006. Hains, destructeur de toute croyance, et Couturier, le croyant, prouvent que le jeu de langage est une puissance formelle dans le monde des images contemporaines.

06 janvier 2006, par Lunettes Rouges

Marc Couturier

Au monastère de [Brou](#), à Bourg-en-Bresse, jusqu'au 15 Janvier.



Vous entrez dans cette magnifique nef gothique flamboyant, muni du plan des [installations](#) de [Marc Couturier](#), artiste [invité](#) dans le cadre des [Visiteurs](#), et vous ne voyez rien. Mais où sont donc les oeuvres ? Il faut un moment pour déceler ces minuscules flaques d'eau aquarellées comme des bouts de vitrail au pied des colonnes, pour entendre cette voix sourde qui dit un texte d'Edgar Quinet sur Brou ("... et le marais sanglote."), pour voir cette demi-barque qui surgit d'un miroir sans bord, jeu de lumière et de perspective, embarcation funèbre flottante.

Marc Couturier est un artiste irréel, intemporel, dont les oeuvres légères flottent hors du monde, sans matérialité, comme de purs esprits. Quoi de plus approprié au recueillement dans une église, au sens du sacré et de l'éternel qui vous saisit devant le tombeau de Marguerite d'Autriche ? Ses oeuvres sont disséminées dans l'église, le monastère, le musée, parfois un simple reflet, parfois une ligne, un signe, rien de plus, mais assez pour vous interroger, vous inciter à prier si vous avez la foi, à méditer en tout cas.



Voici, dans le choeur, un lutrin. Une face est recouverte d'un miroir en or, l'autre d'un miroir en argent : dualité du soleil et de la lune, de l'homme et de la femme, des deux époux dont les gisants sont là (Marguerite d'Autriche et son mari, Philibert de Savoie). Faites tourner le lutrin sur son axe, dans les miroirs se reflètent les vitraux ou les voûtes gothiques. Un art minimal, fait de matériaux simples, bois, verre.

A l'étage, un petit musée où vous trouverez de l'art ancien, des peintres régionaux (entre autres, Chintreuil, dont le Bouleau blanc est à Mélancolle) et des modernes, tous marqués par un certain spiritualisme (Degottex, Geneviève Asse, Judit Reigl, Joan Mitchell). Un grand Gustave Doré, Dante et Virgile dans le neuvième cercle de l'enfer, où les damnés sont pris par les glaces, avec des petits blocs de glace qui captent la lumière comme les



flaques de Couturier. Dans les couloirs sombres de ce musée glacé, une vingtaine de boîtes blanches éclairées violemment, chacune avec un triptyque: trois morceaux de bois (ce sont des douelles de tonneaux) à peine peints, celui au centre plus grand. Des motifs qui se répètent de caisson en caisson, comme une scansion de l'espace. Vous y verrez des paysages, des visages, des brumes,

des soleils. Ce sont les *Theatrini*.

Je ne connaissais pas cet artiste, qu'Antoine Perrot m'a suggéré. J'ai rarement vu une telle adéquation entre un artiste et un endroit chargé d'histoire, sous le signe de la spiritualité.

(Beau catalogue, dépouillé, élégant; mais, page 84, vous y apprendrez qu'un autel a été consacré par "Monseigneur XXIII" : télescopage entre Jean XXIII et Mgr. Vingt-Trois, actuel archevêque de Paris).

Photos de l'auteur

À propos de Lunettes Rouges



Portant **lunettes rouges** et aimant visiter des expos, découvrir des artistes et échanger.

Dès que je peux, je visite musées et galeries, à Paris, à Lisbonne ou au hasard de mes voyages.

Lunettes Rouges est un pseudonyme (assez révélateur). Je suis un amateur, pas un professionnel et je ne suis pas LE critique d'art du Monde.

N'étant ni artiste, ni galeriste, mais simple collectionneur éclectique, je souhaite partager librement mes découvertes, mes intérêts, mes coups de cœur.

Mes points de vue sont subjectifs, et j'apprécie toute invitation à d'autres regards et d'autres découvertes.

Pour info, le tableau sur la photo est de Art Keller, et la photo est de ma fille, Sophie Lenot.

Les photos et vidéos publiées sur ce site sont en principe publiques. Si vous êtes l'ayant-droit d'une de ces photos, merci de me l'indiquer, et je me mettrai en conformité avec vos exigences dès réception de votre message, comme je le fais déjà pour l'ADAGP.

Ce site n'est pas à but lucratif; les maigres revenus de publicité reversés par LeMonde.fr couvrent chaque mois l'achat de quelques catalogues (et je les achète assez systématiquement, en nombre bien supérieur).

[Voir tous les articles de Lunettes Rouges](#)

Cette entrée a été publiée dans [Expos province France](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#).

Contenus sponsorisés par Ligatus

